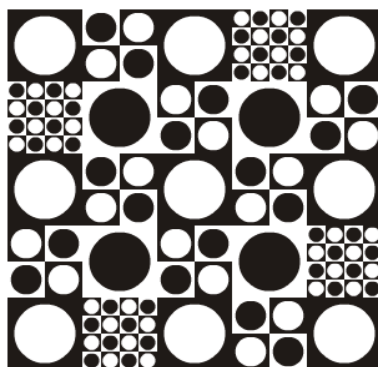


# instoppable



[levitated.net](http://levitated.net)

appas 2008  
[riz-au-lait@noos.fr](mailto:riz-au-lait@noos.fr)

6 133

...la présence des sens, enseigne que le sang naissant n'est sans gêne que pour les seuls chromosomes de la zone de ciel sans eau, où nul squelette ne s'agite, caché comme gibier, parfois pendu à potence tout-puissante, dont la peur double nous fait chevalier, muni de lourde bague, en laquelle prisons désormais sans limites, le décor à nos yeux cloisonné, à nos bouches dégagées, sans dettes présenté, tandis que notre semelle de sandale, les dattes mûres écrasant, de dalle en dalle, pièces en pièces, libres de monnaie calendaire, nous emmène cent pieds plus loin que l'éternelle couleur des parois caramel, affrontée par les seuls chameaux forts comme buffles, insouciantes tels des bulles, légers comme sont ni taureaux ni excavateurs orange, castrant pics de montagne, connus des seuls alpinistes, amoureux sans peur de mort, mais, un jour, cependant, emportés par le sampan funèbre au

cent paons de proue dressés. Il file, conduit par les arachnides d'Ariane, reine qui domina jadis, les vallées vertes, entourée de mille domestiques raffinés, choisis par affinités, sans frontières faciales, et constituant l'essence de noblesse native, force fossile, sans nom ni quartiers, née au secret des profondes bâtisses, aux murs frais, aux portes tendues d'étoffes soulevables framboise, où la sage froideur des célèbres femmes, aide à naître ce que nous sommes, sans calcul, et nous, hommes, jamais ne nous retirent du soleil, ainsi noués désormais dans l'arche, sans flèches ni carquois, sincères, diaboliques, animaux de forêt en envol rotatif, pressés de lire les chants des anciens poètes, les nôtres aussi, fort bien labourés, demeures défendues par murs épais qu'aucune lame n'incise, devenues ce que le devin, si renard léonin, saura propulser en direction de la beauté des géants, habile plus qu'un chat traversant les contrées, jamais ne tombant dans la colère que les alliés ne soutiennent. Il chante Lésa, libre de liens, en rien malhabile sur mes lèvres posée, moi professeur dépassé par celle qu'il ne vit point venir, plus belle encor que la mort des temples proches, des camps où roulent sans respect des Dodge allogènes, lumineuse

courtisane aux gestes sûrs, belle en son auguste sari, tombé du buste plein, des saveurs élaborées, qui font monter les liquescences, par l'orifice de l'être, là par où furent, les enfants prodigués, je sursaute à cet assaut qu'assez je veux intact sur ma peau, sur le drap qui froisse le long d'une hampe, que je sens prête à brûler son huile parfumée, et, en nuages l'envoie vers le ciel sans voile, aveugle devant la venue de la vieillesse, navire muet, en joie, transformé, s'imposant tandis que ta poitrine me touche, et ne craint de le faire sans limite, au-delà même de l'horizon des chevaux en course, dans les rizières, sans eau, sans riz, mais avec la joie des bâtisses, des maisons de l'amour non rationnel, lequel sans compter se dépense, ne réfléchit pas, demeure droit et continue de vivre, en souplesse, ignorant l'argent, préférant l'opacité, sans éclat, d'une rivière sans nom, au hasard serpentant, selon montées et descentes, femelle qui se love et réchauffe, aimantée par l'image du miroir, le mirage qui vire, colère ondoyant au vent que tous exilés fuyants, virent monter au sommet des terres, mettant à nu les trésors enfouis, qui me sont apparus, comme des thermes antiques aux parures préservées, brillant dans l'ombre, diamants

perçant la nuit, sources de lumière du grand jour qui prononce les mots de l'amour, apostolique, pour délivrer du mal, et ne pas apporter le mauvais aux fleurs de couleur, pas à pas sur la portée des notes ajoutées, comme au lit plat des fleuves pavoisés de drapeaux de tournois, où l'oratoire de bois, éphémère, donne à la sainte marinière des essaims de témoignages fervents, sachets de huit semences mêlées, alignés sur les étagères du chœur, modestes planches, où se rangent les émotions des vies unies à l'état pur, frappant les yeux en une scansion de rondes formes, exaltante bien plus que les étoiles de la bannière, qui raie les visages noirs des cités sans droit, évitant la faiblesse des carrés aplatis, qui d'ordinaire, se plaquent, en procession d'empreintes gravées, parfois à rehauts d'or, vissées dans la pierre des parois, hissant vers le ciel espéré le souvenir de versants de vies, désormais franchis, dont l'envers inconnu s'affirme ici, sans bruit, dans le mystère du sol sous les dalles tombales, où peuvent s'étendre, imaginons, les marchés achalandés pour les foules commerçantes, qui s'écoulent en rumeurs de bonne humeur, sous les cryptoportiques voûtés, lieux qui voient régner le chiffre,

sans mollesse, permanent, avec hélas aussi des processions d'hommes sans noblesse, aux nombreuses familles, criblés de plaies, qui sont dettes nécessaires à l'achat du grain, pour ne pas mourir en leurs demeures, loin des soirées en noeuds papillon, où les petits prélats indolents de la finance habile, agrippés aux mâts de leurs toutes vergognes, atrophiées, s'abreuvent en vins de Cocagne, en aiguères versés, et, pareissant, pareissent non conscients dans le vaste espace disparu, né de la cocaïne, distribuée. Qu'on ne les voit ni les admire, souhaitant plutôt qu'ils se noient, tard, un soir, dans les bassins noirs de leurs villas éteintes, terminant ainsi leurs destins, sans flammes, en grande explosion de charges souterraines, qui depuis longtemps, menaçaient de l'intranchable filet de justice, pas plus humaine que divine, surpoids simple, du métabolisme, condamné, qui nous engage à prudente frugalité, de vie oisive, mais non désœuvrée, légère comme le vol du roitelet de baies en baies, embrassements qui nourrissent et donnent plaisir, même aux plus féodaux des seigneurs orientaux, convertis à l'abhorration du massacre, et de l'abomination, préférant les ablutions du nouveau rite, enseigné par certain

prophète ou quelque auguste figure, au sommet de la célébration des bienfaits modérés , de la beauté, célérité de l'accès des nations, à la sage nage en eau claire, qui nous apaise, et sèche nos corps fiévreux, dans le sommeil fragmenté que nous goûtons, sur l'herbe en soleil des forêts.

4 777

...la satisfaction ruisselle, et sommes protégés par bienveillantes magiciennes, venues des métropoles brumeuses, nordiques, pailletées d'effervescence, et poussière, cerclées de trains enchantés, lançant flonflons courts de voix nombreuses... Nous serons en descente de mauvaise drogue, bientôt sevrés, ne sentant pas les flèches du manque, transportés la nuit sur petits chemins ignorés, échappant aux douleurs, bouledogues, bombes, secourus avec fidélité par les partisans. Ces risques de tombe, ces périls encourus, ainsi, nous feront, songer... Le danger précède l'écho. Et connaissant les causes du décès des roses, aucun héros ne se lève, et pourquoi ? Ils inhalent fumées carmin sorties de cigares précieux, cachés en coffrets de cuir maroquiné. Le danger précède l'écho. Si les cieux s'égarent avec eux dans les prairies de coquelicots couleur de feux de fumées bleues, l'univers entier s'engagera dans le siphon du typhon, oubliant



tyrans, et dieux silencieux, vieux hommes de finance, partenaires associés, tous ceux qui surent et purent interdire, par zèle obstiné, de voler loin pour chercher mieux, et limpide. Ce monde basculé, ce naufrage renversé, précipice voulu par les sauveurs de cités, nous donnera le regard qui manquait. Le danger précède l'écho. Les zélotes, installés dans les zones combattantes, sont cause de cet enfer qui ment. Mais aussi que penser des amers attentats des ultras, qui luttent à bon droit ? La conscience politique est sevrée, sans sagesse, envahie par la nuit des idoles, morcelée par les dents des agents, stipendiés, du grand capital, qui veulent, sans attente, une issue létale, qui serait survie de peuples menacés de la perte d'énergie totale. Échelles et seaux, et que sonne l'incendie des pompes solennelles, ultime étalage du pouvoir mobile, du liquide ambré craché sous pression par les pistolets à tuyaux des stations arborant la coquille. Nous attendons l'écologique mirage, où planent les rebelles, en ces lignes célébrés, belles étendues de plaines, attendues, vertes et bleues, couleur drapeaux de nation levée... Qui pourra tenir bien ce rêve que tant de corps, unis dans les lits, oublient de rêver, leurs états unis les

troublant, et poussant sans trêve en direction de la nasse, qu'il ne peuvent, euphoriques, percevoir dans la vase de l'eau, où, pourtant, déjà, les amphores nombreuses envoient témoignage des naufrages, antérieurs, ceux des gens forts, qui trop vite, oublièrent, la vie intérieure, que prônèrent les sages fondateurs, des foyers initiaux. Sages eux-mêmes, ayant su ne pas succomber, aux erreurs auparavant commises, par eux, vérifiant l'adage, qui dit, que sagesse n'est autre, que sève sortie des blessures. Le danger précède l'écho. Payez le, votre écot, glissez la monnaie au fou, crasseux, qui de sa voix chargée, hurle, ou sussure, d'incertains conseils, haïkus, maximes, lesquels au bord de la tombe, font vaciller, mais décillent vos regards, initiés, aux secrets errants. Puez la vertu, ne grimacez pas, narines ouvertes, laissez passer sans passeport les effluves du porc, qui vous grogne l'avenir et vous trempe de sa bave de chien, au jus de viande. Quel curieux langage ce doit être, songerez-vous. Mais le sage, sans visage, ni temps, dira qu'une corvée de latrines, allège la conscience et nettoie l'esprit. L'urine et la matière? L'art et la manière. Le tiers-état dans l'étable a conçu la rancoeur, qu'artisans et bourgeois et nobles, ont

puisée pour soulever la dalle royale, qui cachait le désir de vie des vermines. Ils ont oublié, ces Bourbons embourbés en dentelles, que le lys, profondément, en terre de talus plonge, et qu'il est plaisant à ses corolles immaculées, de sucer le fumier qui dope et shoote. Dans les églises cathédrales, mal armées, les calices en vain furent bus, jusqu'à l'hallali de l'humanité qui, au dehors, dégorgeait, ivre des raisins de colère, iconoclaste et régicide, sauvage flux, orphelin, réaction, immunitaire et unitaire, de l'organisme en mutation nationale. Le danger précède l'écho. Il faut s'aider pour écouter, ensemble se presser pour pressentir, s'avertir, chasser la division, la diversion, et multiplier nos puissances de vision, nos chances de ne plus voir plier le cou du peuple, sous les coups des branches sifflantes, des hautes généalogies, des arbres armoriés. Que la raison qui en allusions fertiles, depuis nos origines, s'accumule, insémine les illusions jaillissantes, par des éclats dans les nuits de fête et d'amour, et tisse la trame de tissu solide, bâtard, où viendront s'apposer, ornements compliqués chatoyants de l'Histoire, somme de nos vies animées de sens, où le précieux métal affirme le vrai, dans les lueurs des statues félines, figures de proues

des vaisseaux impériaux, irriguant les univers, nouveaux.

3 843

...unis et rouges, en foule socialiste à l'autorité grandissante, élargissons la surface de notre présence, qui vaudra à nos aïeux bienveillants, grande gaieté de nous voir, plus malicieux encore que les petits héros anciens, Zig et Puce, parader crânement en claire fierté, sous les ciels nouveaux découverts. Nous apportons aux peuples rencontrés, le dithyrambe de leurs cités et de leurs dynasties, et jamais ne tenterons de bâtir, temples cruels, et culminants, sur les terres nourries des corps ancêtres. Sagement avec eux, établirons les lois mutuelles, qui la sécurité de tous garantiront, faisant ensemble changer de moeurs, évacuant le crime, viol, crises frumentaires, et dégradantes lacérations, des grand-oeuvres peints. Nos lignes de train, respectueusement tracées, aux malades et blessés des régions éloignées, de nouveaux espaces de guérison offriront, et, pour notre part, cueillerons avec chaleur, les savoirs des anciennes médecines, qui à nos

maux apporteront remède. Des vergers, de fruits chargés, ballons ronds sucrés appesantis, nous accueilleront lorsque la soif, autre part ne pourra conduire. Ces ronds remèdes hydratants, percés en leur bas, ruisselleront en nos bouches, d'un nectar précieux, petit rigollement ondulé de reflets, gaieté gloutonnante, annonce relaxante, des futures félicités célestes. Certains mages, tenteront de nous éloigner, des rondeurs sucrées qui désaltèrent. Ils parleront, à grands moulinets de manches, des camps dévastés, et des buveurs surmusclés surpris dans le sommeil artificiel, que leur ont instillé, les mouches blanches venues des anciens tombeaux de Constantinople. Ces durs insectes, qui n'embellissent pas la peau, et que les danses soufies seuls parviennent à éloigner, je les entends, bourdonner jour et nuit, comme pensées importunes, obsédantes nuées des boulets d'armée ottomane, propulsés en vain, contre les murs autrichiens, tournoiements et galops, des charognards, sur monticules macabres de l'aube de guerre, opiniâtre tambourin de pluie glacée, sur les toiles de bivouac, ces mouches, qu'en mes songes fiévreux, je vois en camées abondants, se posent sur les paupières fermées des morts futurs. Je devrais

trembler de terreur, et implorer les magiciens en huppelande, pour qu'en nos veines, ils fassent couler, le suc sauveur. Je ne peux m'y résoudre, de peur, de m'y, dissoudre, et ruisseler sans espoir, sur le plat des grandes plaines venteuses, prétentieuses, que l'homme ingénieux, a voulu bâtir, sur la mer comblée, insatisfaite, réticente à cette invasion de terre. Car oui, désormais, les manèges forains des humains tourneront sans répit, turbines à plaisirs et à peines, enfoncées dans les profondeurs du sous-sol, abruties de vibrations et ivresses mécaniques, carnaval joyeux bigarré, de lumières artificielles, masquant la progression des nuages de particules, qui déjà étendent en poumons et artères, les sombres fines molécules, de plomb. La prison s'édifie donc à mesure que persistons dans l'effort de fuite. Faibles errants que nous sommes, occupés à combler nos peurs, à nous y soustraire, au moyen de la distraction, conduite addictive dont nous constatons, qu'elle fait oublier les adductions d'os usés, qui nourrissent le sol, et dont nous sommes à la fois bénéficiaires, et fournisseurs. Quand, nous serons enfouis parmi taupes, toujours fugitifs, poursuivons notre navigation sans fin ni finalité, affamés d'avenir, et

d'ailleurs, rêvant aux Dames de Venise, fantômes de lagune, aux pouvoir d'amour et mort, anéantis l'un l'autre en perpétuel cycle perpétuel. Amortisseurs funèbres, direz-vous, silhouettes doubles de femmes fantastiques, nous aidant à donner sens à la cessation du fonctionnement, de l'objet à partir duquel, cette cessation, elle-même, est conjecturée. Il semble ainsi, que nous soyons anthropophages, de nous-mêmes.



5 288

...mais c'est lot commun du système mental, que d'être en permanent paradoxe, oxymore fonctionnel, incessant, penseur et pensé, géniteur et meurtrier, raconteur raconté, rat des villes qui veut les champs, rat des champs, les villes. Fuyant l'avancée des sacs mécaniques, il se cache dans un terrier de lapin, et nettoie sa fourrure. Tu n'as pas la chaleur qui le peut conforter. Même transformé en mer tropicale, le ressac de tes vagues, ne serait pas assez précis, pour aller caresser avec force dosée, les muscles tendus de son corps, que rien ne réclame. Les affichettes qui tombent dans la poussière des jardins publics, annoncent, et vantent, les miracles de tes gestes. Beaucoup de ces feuillets, sont emportés par les rafales, et vont couvrir la mer d'un toit de tuiles, disjointes, ondulantes. À force de claironner, trompeter les bienfaits surprenants de tes actions, ta stratégie tombe à l'eau. Tes paroles, sont billets de tombola, certifiés,

perdants. Les sourires que tu fais venir, expriment, goguenardise, moquerie, quant-à-soi. Tu essaiera de philosopher, pour parvenir à retourner les esprits en ta faveur. Le peuple de la rue, les passants en flot qui autrefois stoppaient, continuent désormais de transiter, vers leurs destinations. Tu n'inspires plus l'ancienne admiration. On tolère que tu parles, que tu te justifies... mais n'exige au mieux qu'indifférence, de la part de ceux, qui furent ton public. Te voici privé de l'écho de ta voix. Locuteur en chambre sourde. Le monde absorbe les ondes sonores, et les garde. C'est là le début, semble-t-il, de ta nonexistence. Tu ne glorifies cette disparition, dont longtemps, pendant les siècles précédents, tu traças le sillon. C'est une sculpture, de bois durement ouvragée, que tu présentes aujourd'hui, sculpture qui reproduit un arbre, centenaire, jusque dans la finesse des feuilles et attaches. À partir de quel immense billot, as-tu taillé cet arbre ? Billot, venu d'un arbre, encore encore plus grand. Difficile à croire... Le tien s'élève à hauteur des plus hautes tours de La Défense, quartier d'affaires en bordure de Paris. Où, a-t-on trouvé, l'arbre en lequel tailler, la masse de bois, de ta sculpture ? La réponse est simple. Tu as commencé,

minutieusement, avec silencieuse gravité de visage, à ciseler, dans les moindres détails, à la loupe, ton arbre, qui, une fois terminé, mesurait cinquante centimètres. Il fallut ensuite, le faire croître, jusqu'à sa taille actuelle, en l'arrosant de savants mélanges de produits nourrissants, et secrets, lui diffusant de la musique, s'adressant à lui comme au plus respecté des humains. Des observateurs ont supposé, que tu avais transmis la vitalité de ton ego, et besoin de puissance, à cette oeuvre sculptée. Et que ton effacement, ton silence d'aujourd'hui, ne pouvaient être dissociés du triomphe atmosphérique, de l'arbre géant. Qu'espères-tu désormais ? Qu'une fée, elle aussi géante, survienne et installe son trône sylvestre, sous ton arbre en toi massif et ciré ? Que devant elle, défile une cohorte de traîneaux, chargés de personnages en débâcle ? Peau d'Âne en dépôt de bilan, les Trois Petits Cochons salement amochés, Mickey Mouse priapique, Betty Boop intelligente et tourmentée, Harry Potter triste, terreux, défileraient ainsi, pileux, vieilliss, délabrés, désenchantés, venant recevoir, de la fée, les sauf-conduits et tickets de rationnement, permettant de continuer de fuir. Une lame d'acier pointu effilé, a ouvert une blessure dans la poitrine

de l'imaginaire, humain. Le sang abondant, qui s'écoule, si on observe au microscope, est composé de milliards de personnages de contes, légendes, romans, films, séries et jeux, produits par l'Homme, depuis les débuts, de l'Homme. À la mesure, de l'univers, ces flots abondants ne remplissent que trois dés à coudre. Mais qu'importe ceci, qui vient d'un ailleurs, que jamais ne pourrons télécharger. Même si nous possédons le marqueur biologique de l'immensitude, les imaginaires héros qui désertent la scène, des histoires, nous causent des chocs, provoquent en notre tissu, des accrocs affectifs, déchirures, ouvertures par où ne passe rien. Pas d'univers parallèle, monde caché, réel de rechange, contre un ticket de caisse, valable trois mois. Nous savions, que ces personnages vagues n'avaient qu'existence fictive. Mais, une fois leurs silhouettes évidées, dans la masse des souvenirs, aucune lumière ne passe, rayonne, à travers les mailles sèches, mécaniques et chimiques, de l'étoffe en laquelle nous tentons d'envelopper le réel, espérant non pas voir son visage, mais seulement tâter ses volumes rétifs. Les trous laissés par la disparition, de nos personnages mythiques, ne laissent filtrer ni la lumière, ni l'obscurité. La masse, le mur

que nous sommes, constate les manques, zones ajourées sans jour, sans nuit. Nous créons des absences, dont la multiplication abrutit de fatigue, et découragement. Absents non remplacés. Oh oui... car leur absence est précieuse... seule ultime trace qui nous relie à eux. Jamais n'irons la profaner. On pourra nous offrir processions de hideux bouquets de fleurs courtauds, nous proposer de virevolter dans un nuage de musique, nous refuserons, d'oublier. Nos piles mentales, seront nourries de la présence, des compagnes et compagnons disparus.

4 014

...les fêtards, tenteront par tous moyens les plus ternes, de distraire cette fidélité ombrageuse et rigide. Tu les verras vêtus de pagnes à franges de lard versicolore, venir danser en cercle, autour de toi, escomptant que leur chahut endiablé, dispersant les sages hiboux, te fasse perdre contact, avec les silencieux emplacements, des êtres disparus. Certains commissionnaires, ont choisi d'investir dans ces terrains de tombes, proposant, aux plus fortunés clients, des emplacements rares autour d'églises pittoresques. La spéculation, atteint même les océans de croix militaires, où, les descendants projettent, de venir gésir, près de leurs aïeux tombés au chemin des Dames, non pas à l'époque des filles de Louis XV, mais à celle des moustaches, du vin rouge, et de la reconquête de l'Alsace-Lorraine. Toutes ces zones roses des territoires perdus sur les cartes d'état-major de tous pays. Tangos tueurs dansés par de si nombreux couples oubliés, hispano-américains,

russo-japonais, franco-italiens, numéros diplomatiques et guerriers, qui préparaient le Grand Rot Persillé, 14-18, où tant d'hommes paisibles chefs de famille, furent coupés en deux, pas même comme arbres abattus, mais comme saucisse ordinaire, sous le hachoir, molles quenelles de poisson, sous le couteau mal coupant, du restaurant, collectif. Ce fut bien, en effet, une grande rivière écumeuse qui les emporta. Furieuse de rage, de jamais en avoir assez, à charrier, noyer. On dit, qu'au printemps suivant l'armistice, les poussées d'arbres jeunes furent plus nombreuses. Tous ces semis, par quelle volonté prémonitoire, furent-ils répandus ? Celle-ci même, qui décida que la grille du tamis létal, serait serrée, serrée, comme au temps des grandes pestes, et famines anciennes. Dans ces moments, la paix se tait, frappée de stupeur, ou bien alors lâchement soulagée, de ne plus régner sur tant de têtes et territoires. La paix serait bien laronne en foire avec les conflits... beau duo, enchaîné à vie par les termes du contrat. Si tu veux la guerre, invente la paix. Entraîne-toi à protéger les frontières. Lape le lait nourricier, qui de toi fera vigoureuse sentinelle, qui la première sonnera l'aube des armes. Et c'est parti ! Pluie de

bénédictions données par les prêtres, prestement équipés de bénitiers de campagne, et de masques à gaz sulfureux, censément efficaces, contre les obus flasques à effet retard. Nulle condamnation du péché de chair, en cet attirail caoutchouté. Au contraire. On s'y rue avec obstination. Le péché, précisera-t-on, de chair, à pâté. Dont tous, malgré peurs et paresse, montrèrent combien par lui furent attirés. Mais, si vous le voulez, conservons la fiction de la guerre, pour entretenir celle de la paix, sous le règne de laquelle aspirons à demeurer, pauvres, attardés, accrochés à notre sort. Gardons le système empirique, ne hasardons pas, d'occire le couple, inséparable. Nos cerveaux, ne comprendraient... et nous, moins encore. Tolérons les échauffourées du samedi soir... ça suffit bien (tant que la faim ne guette pas), pour soulager la marmite vitale, pour vidanger quelque peu le vase en risque de débord. Car l'humain semble avoir besoin de crainte surmontée, pour donner valeur à son nom. Il veut donc plus haut que les autres enfourcher des dragons, indomptés, en ayant revêtu cuirasse, et casque de métal dorés. Il se prosterne, ce faisant, devant l'idole emplumée de Soi-Même, devant le dieu à son image, l'image de son



dieu, grand thaumaturge à longue robe de soie piaffante, qui, par bonté, l'enveloppe en ses bras, et jamais de dépit ne lui cause, muet quand il faut, sur les choses vraies. Parfois, lorsque la ferveur ne suffit pas, il mange les champignons rituels, qui redonnent accès, au visage de l'idole bienveillante, tête jumelle, nourrie au même sein, mais grossie, dans le pays du miroir magique. Son regard, à cette idole, à taille de cachalot, nous donne le pouvoir de planer comme libre animal, au dessus du territoire, où notre image, en mouvement, tente de vivre.

4 542

...sans bagages ni puce, numérique, échappons au contrôle des fourmillants systèmes, d'écoute, dont, sournoises lueurs, sont facilement, par nous, décelées, malgré nombreux camouflages, impudents de simplicité, les cachant aux regards ordinaires. Bondissant de nuage en nuage, comme capridé céleste, nous sommes souples et rapides, bien plus que les Pégases laborieux, lourds encombrés, de la blancheur nacrée des ailes décoratives. Ne sommes pas abusés par le clinquant des nuées de pacotille, où, sous des paillotes précaires, nous voyons les saints et saintes du calendrier, agglutinés en villages de vacances, nous faire signes au passage. Cette colonie de va-nu-pieds, puant la crème solaire, ne fait pas rire. J'aimais, comme nombreux congénères, écarquiller les yeux devant les statues figées, des églises, et musées. Ces objets anthropomorphes, inspiraient des émotions sincères, dont les sueurs légères, croyions-nous,

s'élevaient au plus haut des cieux, et constituaient les rondeurs des nuages de mousson. Nous avions nos vapeurs, en quelque sorte. Vapeurs sacrées, qui hélas nous menèrent en bateau, depuis l'aube, jusqu'au crépuscule des sagas divines. Il aurait fallu plus précocement dévoiler les bulles de savon, échappées des douches de vacances de nos amis saints, apôtres, et petit personnel de cure. Là, sans soucis, aurions pu choisir de nous en foutre ou alors emplir la lampe jusqu'à la nausée, avec les plus frénétiques orgies, dominées, par la, ferveur, inépuisable, des cavalières et de leurs assistantes en saillies doubles. Tous les anneaux sacrés au puits aurions jetés, libres enfin de rejoindre les saturnales. Débarrassés de la blancheur des aubes, défroqués du soir des soutanes, embarqués dans les profondeurs du navire, nous aurions rejoint les éperons des îles caraïbes, où poussent les plantes qui donnent à l'Homme les yeux de Dieu. Nous aurions abordé là-bas, en rafistolant des canots, débris de Babylone, échoués pour nous dans les anses froides rocheuses, de nos littoraux. Finis, les grondements des tempêtes fatiguées. Le temps facile aurait sonné. Beauté, aisance, raffinement... je ne vois pas limites à l'invention de façons

légères de convertir la vitalité brute, en quintessence de savoir-vivre. Loin des hospices délabrés, où demeurent couchés, les quelques derniers mourants, de la lointaine guerre, que le pays en grands flonflons républicains, et sanglots de décorations données, a vite oubliés, pas fier, le bougre, d'avoir négligé connement, d'éteindre sous la casserole de lait, avant de partir. Mince, zut, oups. Désolé. Qu'importe, finalement, puisque les engins de travaux publics, viendront araser les ruines, et préparer le terrain, pour les fondations des nouveaux immeubles. En lesquels, des hôpitaux soigneront les orphelins, les traumatisés, ceux qui n'ont pas assez fui les lieux bombardés, par fidélité, ou bête pauvreté, ignorance. Attachés stupidement aux vieilles odeurs de leurs maisons de famille. Heureux de voir chaque matin les chiffres gravés dans la pierre, du cadran solaire, des ancêtres paysans... ceux qui n'eurent pour sextant, que le soc des charrues, traceurs du sillage des sillons recommencés, inciseurs de Terre, ouvriers des vulves grasses, à perte de vue, auxquelles nous devons notre vin de vie pain blanc. Lorsque les conifères, porteurs de neige, entourent les toits sous lesquels nous résistons, les abondants greniers, jouxtant nos salles communes,

nous offrent, joues gonflées, des sacs et des sacs de grain. Ne reste plus qu'à peaufiner sur l'établi, à copeaux frais parfumés, les joujoux, qui enchanteront nos enfants au matin Noël. En secret, nous saurons que tous les papas Noël barbus bienveillants, furent décimés dans les neigeuses tranchées, de la Grande Guerre. Combien de houppelandes se teintèrent de sang noir, sous les capotes jaunies, de la boue des attentes enterrées ? Combien furent-ils à voler en morceaux, dans le ciel brouillé ? Petits oiseaux de rouge viande, dispersés en don généreux, en étoile autour des cratères d'obus, à chaque fois, éclatement d'une fleur gorgée de sucs, et jus, victoire définitive contre l'égoïsme, cri d'amour centrifuge qu'il faut recueillir pieusement, sur le brancard, puis dans le murmure codé des listings de noms des cénotaphes nationaux. Si de l'encens devait brûler jour et nuit au pied de chacun de ces monuments, notre pays d'un nuage épais serait couvert. Les mots des morts, pourraient-ils être portés vers le domaine divin ? Où certainement, ne sera personne, pour les attendre.

4 366

...les escarbilles venues d'en-bas, causeront petits désagréments dans les salles de banquets, où, les abondantes boissons coulent dans les hanaps d'argent, flots grenats, lourds porteurs de vigueur de vignes mythiques, vendangées de nuit et de jour, par aigrefins damnés au travail éternel. Explosion des saveurs sucrées, chair caressante des fins flancs à la vanille, qui dans la joue, portent mort, piégés par la fiole versée, dans une jarre de lait des cuisines actives. Quelle tablée mangera le dessert, corrompu, si délicatement, d'une saveur de muguet ? En courtes convulsions, le visage noirci, ils s'affaissent sur les fauteuils velours, sans troubler la rieuse communion des paroles, et regards, aux tables voisines. Même indifférence régnera dans les bâtiments de ferme, où vaches à traire, cochons, et chevaux de trait resteront insensibles à nos mots et caresses... agressifs, même, face à l'intention des étrangers naïfs, émotifs, tourmentés par

le poids de la faute et de la parole donnée. Ces animaux cyniques, jamais rebelles, attendent sans penser, le moment où deviendront viande rouge, pour saigneurs du château. J'ai souvent projet, pendant mes nuits de veille, sur la paille d'écurie, de rejoindre la zone interdite des prés, en delà de rivière, où la lune éclaire les rondes rotondes en béton armé, semis de champignons trapus, à bouches noires carrées, d'où le feu, crachait. Cette ligne fortifiée de défense, m'a-t-on dit, jamais n'a connu l'écrasante attaque, pour laquelle tant d'ingénieurs oeuvrèrent. Et terrassiers, et maçons. Les élites néo-gothiques, en leurs mottes féodales, ne souhaitent pas que les manants contractuels, pénètrent les anciennes casemates. Ils nous savent suffisamment insistants, pour avoir possibilité, de redonner voix, aux canons. Depuis ces bulbes semi-enterrés, nous autres, fugitifs, pourrions pilonner les nouveaux châteaux, et faire mentir les renégats livres d'Histoire, qui, depuis soixante années, moquent l'immobilité du monumental ouvrage d'art, de Maginot, digne de Vauban, que nos arrières-grands-pères et leurs pères ont eu force et génie — incompris — d'élever sur la terre France. Nous raviverons aussi les plants de

vigne anciens, mains griffues du rhumatisme du temps, belles rugosités, sillonnées de creux et tourments, de sagesse, plantes venues des colons romains, pacifiques ou pas ? débarqués sur nos côtes accueillantes. De ces arbustes gnomes, nous ferons venir les rondeurs sucrées, en grappes, essaims de mamelles ou virils attributs, suspendus, richesse de chair qui se donne, pour expurger d'elle, ce liquide sacré, dont autrefois, les amphores contenaient la transparence, comme plus beau rubis, par magie, changé en nectar de même couleur et aussi précieuse nature. Les rayons solaires, transformés en taches dansantes, par le passage au travers du vin engalbé dans le verre, donneront idée aux plus vifs des audacieux artisans, de composer pour les églises du Très-Haut, denses vitraux à joints de plomb, où la caresse des couleurs donnera plaisir de goûter, par la peau gourmande, et mouillée, de notre langue, les saveurs de la merveille. Nous connaissons l'enchantement des confiseries polychromes, des éclats-miroirs de caramel froidi sur le marbre... Mais, ces joujoux de sucre, aux mille inventions, ne pourront guérir, du regret des anciennes rosaces, dispersées par vent, pierres et bombes. Solitaires, parfois,



nous passerons les après-midi à caresser des yeux, la surface savoureuse de l'étang gelé, miroir apparu au matin, qui de la fange putride, et de l'eau boueuse, utilise ainsi la matière transmutée. Fange et eau figées, en un bloc, épaisse protection vitreuse, sous laquelle vivent les précieux fonds mous et aquatiques, là où la chimie suractive du printemps, s'élabore, bien loin de nous, insouciant patineurs, qui, jamais sur l'eau n'avions facilement filé, comme jamais ne le pourront même, les plus racés voiliers anglais de luxe. Jamais le verni de leurs coques sans grain, n'égalera le glissant de glace, des beaux étangs gelés. Les miroirs des miroitiers, toujours parfaits, mangés par le reflet du monde, ne pourront faire oublier cette eau, reine des tissus, de notre corps vivant, devenue parquet de châteaux imaginaires, demeures de cristal, où les Blanche-Neige palpitent, voguant dans la narcose, confiantes et parées pour des années-lumière.

5 684

...par qui ces princesses, allongées, furent-elles maudites ? Par des sorciers finissants, marchant prudemment, au bord des eaux brumeuses des étangs, orbitant heures et heures autour des reflets de nuit, marmonnant formules secrètes, en lesquelles sont seuls et derniers, à croire. Par chuchotements nocturnes, ils ont illusion de mettre en mouvement, les transparentes forces propulsées, par le masse des mystères que l'eau dormante, sent, palpiter. Cette noire énergie, invisible, tenace, nos sorciers l'imaginent, qui s'insinue entre les huisseries, des lointaines propriétés du canton, où dorment les riches bourgeois, cibles de la haine de leurs ennemis commerciaux. Parfois le hasard donne triomphe, à nos douteux magiciens, lorsque la maison visée, reçoit visite d'un huissier de justice, ponctuel, indifférent, utilisant dans la rédaction de l'inventaire, un vocabulaire maintes fois éprouvé, auquel nulle réalité ne sait échapper. Un jour, j'ai

vu l'un de ces hommes, de loi, demeurer imperturbé au milieu d'une place de marché, où un troupeau de vaches, affolées, bousculaient les éventaires. À ses yeux, certainement nul chaos menaçant n'était perçu. Déjà en lui, les phrases aptes à décrire le désordre, et donc révéler la cohérence, devaient se former, permettant de continuer à vivre, dans un univers stable, car nommable. Le spécialiste en constats, était ensuite monté dans le bus qui descendait, une fois par jour, vers les villages éloignés, aux routes boueuses, dangereuses. Que pouvait-il aller saisir, dans ces maisons de parpaing gris pluie ? À moins qu'il ne fût chargé, de remettre à l'héritier, oublié, le document notarial, contenant l'annonce de l'héritage, de grande valeur. Un legs factice, conduisant le bénéficiaire à courir chemins et routes, chaque jour plus pauvre et vieux, jusqu'à se voir, après vingt ans de quête, remettre une poignée de feuilles de thé, par un cultivateur indien, à barbe longue et grise, au sourire puissant, de sagesse. L'héritier, par ses voyages aguerri, se trouverait alors, libéré de l'angoisse, qui, pendant tant d'années, en tourment l'avait tenu. Il abandonnerait ses vêtements fatigués, pour se baigner dans un fleuve qui serait le

Gange. Au sortir de l'eau, sur la berge, il verrait, venus de loin, tous les visages de sa famille, souriants, lui apportant pardon, et lui annonçant annulation de sa dette de vingt ans d'absence. Ensemble réunis, ils reprendraient, leur vie, gorgés d'une sève de bonheur, et de sagesse, en eux déposée par ces années, dont ils auraient souvenir, sans les avoir vécues. Ceux qui boivent à la source, répondent à l'appel volontiers, mais jamais ne cherchent. Mystère du don venu d'où ? La fortune parvient à son bénéficiaire, par des voies enterrées, elle se cache dans les tiroirs en tôle des bureaux gris, des stations de métro désaffectées, ou même jamais inaugurées, endormies sous un champ de grande banlieue. Le regret, le désespoir, des architectes, ingénieurs et ouvriers, qui oeuvrèrent à construction de ces infrastructures, ce regret, ce désespoir, s'entendent la nuit dans le calme des rues et chemins... Soupçons qui semblent venir du vent, rumeur étouffée, comme si non loin passait un convoi de wagons, marchandises, comme si sous nos pieds tremblait un métro de passage. Vibration, au coeur de la chair de terre, qui refuse de taire une onde sonore, dont la force, ébranlant les sous-sols de roc, pourrait nous transporter sur elle, voyageurs malgré-nous, emportés en

lévitation. Force dangereuse du battant, cognant la maîtresse cloche, déformant la continuité de l'air, invisible puissance, qui pétrit nos molles chairs, et les fait se rider, comme surface de lac sous vent. Énergie tellurique, en capacité de dis-joindre la croûte terrestre, plaques et failles, manteau caché, qui, paresseusement, se retourne et nous envoie dinguer. Avec notre barda, qui retombe en pluie de débris, dans un tintouin de tous diables, des canards anthropomorphes, nous moquent, affublés de rouges queues pointues. C'est notre carnaval, on est vraiment gâtés. Il eût été préférable, que nous ayons décidé le transport banal, par ferry-boat, sans vagues déconvenues. Avec une conscience nette, de la grandeur, de la beauté, de notre mission secrète, attaque lancée contre les fantômes du IIIe régiment de dragons, nuées de spectres en cavale, sabres au clair, caracolant aux sommets des lames, et prenant, narquois, le temps de trinquer à joyeux coups de chopes, écumeuses. Certains parmi les passagers de l'omnibus marin, rompant avec une apparente léthargie, ont soudain exhibé, d'une cachette indécélée, arcs et flèches en bois sombre, laqué, avec intention d'en transpercer, les vaporeuses troupes,

hippomobiles. L'un des archers, engoncé dans son duffel-coat, prétendit en bafouillant que les pointes métalliques, d'apparence ordinaire, hérissant son carquois de cuir doré, comme tranche de bon vieux tome d'ancienne littérature, que ces flèches possédaient pouvoir de blesser mortellement, les créatures immatérielles. Cette confiance, ne m'étonne, guère. La visite de vieux musées de province, m'a donné occasion d'observer, les vitrines, de chêne ciré, présentant de prétendues armes vikings, forgées dans un métal magique, doué du pouvoir d'abattre les guerriers, échappés, des célestes champs de mort. L'archer amateur me chuchotait, confusément, que son équipement de tir, provenait de la demeure parisienne, d'un membre en exil de la famille impériale, chinoise. Ces histoires de branches héritières moribondes, me rendaient morose, et fatigué. Aussi m'éloignai-je brusquement, de mon interlocuteur, sans prendre peine, de formuler, ne serait-ce, qu'une excuse confuse.

4 869

...je trouvai refuge, au salon routinier de thé du navire, sous les feuillages de quelques orangers, citronniers, eugénias, et grenadiers plantés en caisses, de bois gris, tourterelle. Inquiétantes branches, déployées à l'étroit du plafond, qui me semblaient vouloir devenir bras de pieuvres. On me servit grosse part de tarte aux myrtilles, dont la confection artisanale, mit à l'aise, et rassura, en faisant remonter les souvenirs de vacances d'enfance, au hameau natal de ma mère, où cousine souvent invitait. Distrait par ces images passées, je renversai mon thé sur l'étrange nappe, de tissu imprimé, à motifs d'autruches. À côté de moi, deux militaires allemands, vieux, en route pour une célébration, patriotique, tenaient une calme conversation bourdonnante. Ma maladresse ne causa pas tracas. Nous étions sur ce bateau, comme enveloppés, et donc, isolés, par une atmosphère d'aimable indifférence. Nous aurions pu faire le tour du monde, sans dispute, ni

éprouver besoin de nous assembler en groupes d'amis, chaleureux. Pas de tristesse, dans cette cohabitation. Sagesse, même, comme s'il était bien entendu, que les tentatives de communication, jamais, ne changent aucun d'eux qui sont d'entre-nous. Éprouvais-je le détachement bouddhique, expérimenté par les moines ? Je m'imaginai en toge, de lin, râpeuse, déambulant dans une allée pentue, bordée de statues de marbre antique, et de buis taillés en cônes parfaits. Univers où les interdits sont gravés, dans les tables de loi, où les voleurs de bétail, sont condamnés, pendant de longs mois, à gaver, des oies. Univers de roses fruits exotiques, sortis de terre au ras des champs, convoités par une population de rongeurs, que traquent, sans répit, des sections spéciales de milice rurale. Ils n'ont pas l'appréhension, ces gens, à s'engager dans l'action, même si les bestioles féroces, ont des coups de mâchoire, qui peuvent détacher morceau de nez, ou d'oreille. Leurs missions en milieu rural, il est vrai, sont moins, dangereuses, que celles des collègues de la milice, marine, lesquels ont pour devoir d'affronter, et ce n'est pas rare, la colère des raies géantes, Xanta, protégeant leurs petits. Ces femelles se déplacent, en gestes ondulants,



nerveux, qui font d'elles des ennemies redoutables, dont la piqûre, vive comme un trait électrique, vous envoie vers la mort, foudroyé sans le temps d'une pensée, plus soudainement encore, que l'animal victime, d'une fléchette au curare. Les survivants, chanceux, d'un combat contre une Xanta, sont envoyés dans une clinique de la milice ,où ils passent des mois incertains, tout le corps plaqué de pansements épais, lourdes éponges gorgées, de liquide antidote. Les malades les plus atteints, subissent, le traitement, du professeur Hennocq, lequel, traitement consiste à couvrir la peau, de sangsues jaunes, qui, décédant au bout de six heures, sont à remplacer avec abnégation et constance, jusqu'à mort, ou guérison, du patient. Les individus qui survivent à la raie, sont ceux, qui fortement, ont conviction d'être victimes, d'une bénigne écorchure, sur une roche coupante. Treize mois de convalescence, après traitement, dans un village du Tibet, leur permettent le retour à la vie normale. Certains escrocs, à la recherche d'une fortune facile, ouvrent à l'étranger des cliniques, où ils prétendent guérir à cent pour cent, toute victime, de la Xanta. Mais ils mentent. Après quelques mois de fausse médecine, les malades

meurent. Mais leur décès n'est pas annoncé. On fait croire aux familles, que les patients sont transférés dans un second établissement, où ils pourront parachever leur guérison. Des lettres manuscrites, fausses, des appels téléphoniques, passés au moyen d'un transformateur de voix, entretiennent l'illusion, d'une vie qui pourtant a cessé. Quand les lâches aigrefins, ont rempli leurs caisses, ils abandonnent la clinique. L'un d'entre-eux, capturé par un policier ami d'une victime, fut, dit-on, jeté nocturnement dans le bassin des Xanta, au Muséum de la Mer. La nuit ne fut pas seule complice, des justiciers expéditifs, car, le système de surveillance, compte parmi les moins efficaces du pays. Souvent, il faut le dire, les bâtiments censément protégés par les meilleurs dispositifs, sont équipés de capteurs et caméras non connectés. Lorsqu'une effraction survient, les agents de relations publiques, font courir une rumeur, de panne exceptionnelle, d'erreur humaine, ou de complicité interne. Sanctions sont prises et travaux de rééquipement annoncés. Et le système factice de sécurité, continue, de ne rien, protéger. Certaines entreprises, à budgets chiches, bricolent des pièges électriques, au moyen de câbles épais

dénudés. Parfois les cambrioleurs, s'électrocutent, mais parfois aussi, le bâtiment brûle. Et c'est un surcroît de travail, pour les milices pompières, déjà, par ailleurs, fortement sollicitées.

4 510

...il est honteux, comme font les amuseurs publics, de moquer la tenue réglementaire des volontaires anti-feu. Les hommes, femmes, qui ornent les rangs des milices pompières, méritent affection et respect. Entendez, au moment de Carnaval, les hourras de la foule, à leur passage. Il faut admirer, la noblesse de leurs visages, parfaitement alignés. Les lois sont avec eux... et leurs ennemis finiront au cimetière, sous des tombes de béton, sans éclat, ornées d'un code alphanumérique, tracé au pochoir sur le coin supérieur droit. Que les avocats bien-pensants agitent leurs manches noires. Le peuple jamais, ne donnera affection aux délinquants, aux plaisantins, aux raisonneurs qui fatiguent tant notre meilleure milice. Si ils avaient vécu à l'époque du Louis XIV, ces pompiers valeureux, auraient formé les rangs des mousquetaires fameux. Entraînés, vaillants, frugaux... ils sont fierté nationale. Certains les accusent de néo-fascisme. Ils se

trompent. Les miliciens pompiers, ont en eux, d'immenses élans de générosité, mollesse et joyeuse indulgence. Souvent on les croise, après leur service, transportant des instruments de musique. Beaucoup pratiquent le jazz. Cela constitue, un bon équilibre de vie, et permet de garder les pieds sur terre, sans pour autant devenir brutes épaisses. Quel dévouement en toute occasion pour la population ! La semaine dernière, en collaboration avec les milices agricoles, on les a vu sauver, un troupeau de vaches menacées par la crue de la Meuse. Évidemment, pour agir ainsi, il faut soutenir, sans arrière-pensée, les valeurs de la communauté, enseignées dans les bureaux de Performance et d'Entreprise. Pour les sceptiques, rien de mieux que les quatre exécutions capitales, annuelles, instaurées par décret. Voir les condamnés boire la tasse de thé vert, qui va les mourir, suffit à calmer nos fortes têtes, nos amateurs de paradoxes, nos discutailleurs inactifs, et vains. Regardez leurs tenues négligées, leurs cheveux volontairement hérissés... Combien pathétiques sont ceux-là, dans leurs tentatives d'attirer l'attention. Certes, il est possible que ces individus ne soient que reflet de mal-être social. Ils sont symptômes, de la tension dans laquelle

nous vivons. Nous sommes nation d'assiégés, depuis que nous avons construit ce mur, qui nous sépare des populations nomades. Le Gouvernement n'est pas en cause, puisque cette séparation a été imposée, par la communauté internationale. Nous sommes victimes de notre loyauté. Prisonniers des filets de mensonge et alliances clandestines, tissés par nos prétendus alliés. Ils nous ligotent ! Nous sommes tombés dans leur piège malhonnête, et sournois. Ce sont eux, qui infestent nos serveurs de données, avec les plus redoutables virus. Pendant que nous, peuple naïf et généreux, dansons autour des feux de camp, au son des accordéons, nos ennemis industriels, agissent. Ils savent produire en masse, les objets qui vont nous rendre dépendants. Un jour, il faudra que nous détachions, les vieux pendus de la précédente république, dont les dépouilles oscillent toujours, devant l'ancien palais de la Présidence. Nos nuits, chambardées par les farandoles des squelettes rieurs, ne nous apportent pas le repos, qui pourrait faire de nous des citoyens sereins, purgés du désir de revanche, et de la peur de ne pas imiter correctement, les attitudes officielles. Honorons ces cadavres suspendus, en leur donnant

sépulture. Enterrons avec eux la noire écume collante, qui nous attache au passé. Sculptons un mémorial, et couvrons ce mémorial, de fleurs, au son des olifants de fête. Nous avons peur de ne pas nous ressembler... alors les miroirs, sont pour nous des craintes. Les parleurs intelligents sont nos ennemis. Nous détournons, le corps, des faisceaux de lumière dont pourtant notre peau, aimerait la chaleur. Les traîtres, minutieusement, entraînés, nous tomberont dessus, au moment précis, où, notre confiance reviendra. Ils empêcheront de prendre le nouvel envol, qui depuis si longtemps, poursuit son mûrissement, en nous. Ces efficaces petits commandos, arrivés par les toits, se contentent d'une simple monstration de force. Mais cela suffira, pour faire s'effondrer, notre confiance en l'avenir. Et si finalement, le dernier mot, revenait au volcan ? Malgré les capteurs sismiques, il peut encore surprendre, et nous obliger à fuir, vers les archipels du sud-est. On s'éparpillera, deviendra pêcheurs, hôteliers, moniteurs de planche à voile. Tout cela nous changera, du marketing financier.

4 783

...les métiers de phynance amoindrissent. Engagent l'atrophie de nos facultés animales. Pupilles dilatées devant écrans, comme shootés d'atropine, dans océans de tempêtes chroniques, dans fiction, réseau fiduciaire, vivace, aveugle, où calculs se calculent, en lutttes réciproques, et ainsi essaiment, échappant à contrôle. Le méta-algorithme, que mon ami Zubin tentait de mettre au point, pour freiner les cycles boursiers, jamais n'a vu le jour. Zubin a perdu la raison, et la psycho-pharmacie ne peut rien pour lui. Il passe les journées, assis en fauteuil, regard fixé sur les nuages qui transitent, au dessus des arbres du parc. Mélancolie aquatique, des musiques d'un Debussy, voici qui pourrait accompagner les heures immobiles de mon ami. Loin des sonneries dégueulées, par téléphones portables. Loin des banquets interminables, des mariages et baptêmes. Loin des jambes trop tendues de noir, des femmes sortant des voitures, devant le casino



d'Enghien. Il y a du fric autour des tapis. Ne jamais miser, ne cesser d'enjôler et distraire. On devient ensuite familier. On observe, met en confiance, on séduit, élabore le mécanisme de l'escroquerie finale, qui fera de nous les fugitifs triomphants. Il faudra cacher cette action fondatrice, aux enfants que nous aurons. Ils percevront le mystère. Ils soupçonneront. Ils apprendront la nécessité de l'ambiguïté. Droits, francs, enthousiastes, et conscients, de la présence du monde permanent, des choses tues, et de l'intime existence de chacun. Apprendront les subtilités d'ellipse, dans les odes longues, composées par nos poètes les meilleurs. Seront initiés aux richesses des mots pas prononcés. Jamais se laisseront abuser par les discours sibyllins, des chefs d'églises et de firmes. Derrière le dieu annoncé, débusqueront la prosaïque intention, humaine. Ne craignons pas d'en faire des sceptiques... pour eux, existera toujours, l'espace infini sacré, qui échappe à la connaissance. Ainsi aguerris, sauront éviter les pièges de bêtise et brutalité, qui sur le chemin de vie, menacent l'espèce. Le parfum de violence les fera fuir. Ils éviteront les somptueuses dames en noir, stipendiées par la secte *Orchidée bleue*. Avez-vous croisé, ces admirables

amazones, sur leurs chevaux albinos ? Combien d'hommes intelligents, expérimentés, en bonne condition physique, attirés par ces charmeuses terribles, sont devenus domestiques serviles et laborieux... À genoux, la journée entière, briquant les sols avec éponge et produit détergent. Morts-vivants, qui tirent leur force du lien de domination. Tout juste capables, le soir, de jouer aux dominos pendant une demi-heure, dans la salle de loisirs, puis de se traîner, vers leurs lits superposés, sous la surveillance de ceux que la secte nomme, « frères-pilotes »... hommes de petite taille, râblés, musclés, surentraînés, qui trouvent leur accomplissement dans les fonctions de surveillance, les seules auxquelles ils peuvent accéder, du fait des critères morphologiques, imposés par les dirigeants. Les cadres haut placés de cette organisation clandestine, se consacrent à des opérations alchimiques, de production d'or. La substance qui permet la transformation du plomb, est extraite d'une orchidée bleue, cultivée en secret par des « maîtres-financiers », selon un procédé nécessitant utilisation de sang humain, provenant des membres de la secte. On dit que la plante a besoin de 100 litres/jour afin de conserver ses propriétés alchimiques. Les rares

témoins, sont frappés par l'importance des moyens consacrés. L'orchidée est cultivée au premier étage d'une maison de style Renaissance, dans un vallon protégé de murs de meulière. Ce domaine, édifié par un excentrique du siècle 19, comprend, outre les chaumières pittoresques, une laiterie, un moulin, une pagode chinoise, un temple romain et une grotte « enchantée ». Les soixante « frères-brigadiers » qui assurent la garde, avouent ne pas être ravis. Quel endroit isolé ! Le calme, toute l'année, joue le rôle d'un soporifique. Et les « maîtres-financiers » qui oeuvrent pour la plante, font preuve d'une exigence trop grande, quant au respect de la sécurité. Beaucoup parmi les « frères-brigadiers », regrettent d'avoir signé le contrat qui les attache pendant quinze années. Ils comprennent qu'ils furent dindons de la farce. Peu importent les avantages matériels de la fonction policière. À quoi sert-il d'avoir des places gratuites de cirque, quand on n'a pas le coeur à rire ? C'est une provocation, une moquerie injurieuse. Ceux qui supportent les vexations, témoignent d'une foi sans réserve, dans les principes de la secte. Ils ont certitude, qu'au moment du cataclysme nucléaire mondial, la liqueur extraite de l'Orchidée, leur permettra

de survivre et fonder une société nouvelle, pure et heureuse.

4 841

...plutôt que de perdre temps avec fadaïses, je préfère attabler et m'engloutir l'épaisse bouillie, confectionnée par Maggie la Sirène mon amie. J'aime les corsages verts, qui moulent ses seins. J'aime le coquillage, entre ses cuisses. Je raffole des mets qui sortent de sa cuisine. Et quand, pas rassasié, je la vois nue, à cette vue vite, je salive et précipite mes mains, en avant, pour la faire trôner sur la table du banquet. Assise sur moi ou moi sur elle, nous trouvons toujours la voie qui convient, acharnés à nous faire venir l'un l'autre. Additionnant nos envies, nous accédons à perception plus forte, de l'univers. Les cris de Maggie me portent, sur des vagues dangereuses, où je crains d'éprouver les profonds vertiges qui feront me perdre connaissance, et m'éveiller au sein d'un chœur de femmes, légères, chantant joie au plus haut du ciel. Là où même l'arc, du plus héros surnaturel, ne fléchirait. Toutes chanteuses sont les êtres chauds à corps de chair et sang,

mais leur bienveillance, félicité, atteignent tels sommets que je sens, à côté d'elles, ne me plus exister, petit bonhomme de pain d'épices, que le chat Raminagrobis viendra dévorer, paresseusement. À moins que je sois sauvé par l'une des femmes-déeses, désireuse d'avoir un amant colifichet, à gesticuler sur sa poitrine. Quand le froid d'hiver viendra, j'espère qu'elle pensera à me nicher dans sa fourrure, de pubis, où je passerai journées en siestes langoureuses, enivré de vapeurs tropicales, humidité dense, nourrissante, animale. Me vient sous la langue et dans la bouche, la saveur et la consistance de la crème de riz au lait, que Maggie, confectionne à ceux qu'elle affectionne. Trente ramequins de ce dessert entassés dans une glacière, je me souviens avoir sillonné sans peur, les eaux du fleuve Niger, en poursuite des épisodiques bateaux, de petits contrebandiers, qui, tentaient, à vitesse poussive, de franchir frontière pour pénétrer l'enclave ottomane, dont j'étais mercenaire. Nous portions, et c'était le pénible aspect de notre activité douanière, de hauts casques tubulaires, enveloppés de toile grise, épaisse, et rêche. Malgré un système de lanières complexes, les couvre-chefs ne pouvaient être maintenus dans une

parfaite verticalité. Il en résultait des douleurs vertébrales, des torticolis, tant, sans en avoir conscience, nous corrigions la position du casque par l'inclinaison de la tête. Nous étions, de ce fait, une brigade, fluviale, composée d'individus de guingois. L'effet clownesque engendré par ce ridicule équipement, se trouvait enforcé, lorsque des molonkos, mouettes locales huppée, trouvaient bon de se poser sur nos casques, et d'y rester agrippés. Il est inutile de préciser, que, le soir venu, dans nos petites chambres de fonction, nous devions dépenser une considérable énergie, à gratter nos casques, pour débarrasser la fiente acide des molonkos. Le réconfort d'un bon café, au distributeur du foyer, nous permettait d'oublier ces désagréments. Exclamations, rires. Nous discutons de la prochaine régata sur le fleuve. Le maniement des voiles, nous procurait le plaisir d'utiliser un moyen de propulsion naturel, non polluant, qui nous donnait repos (le temps d'un week-end), hors du rugissement des moteurs de vedettes rapides. L'année où je remportai les *Douze Heures de la 5e Brigade* — ainsi se nommait notre course — je devins, au sein de l'enclave, un personnage important et courtoisé. Ma victoire était due à tant de hasard (un

brusque changement, dans l'orientation du vent) que les citoyens chrétiens et musulmans, et même beaucoup parmi le personnel mercenaire, tendaient à faire de moi, le bénéficiaire d'une intervention surnaturelle. On souhaitait m'approcher, me toucher, comme si j'étais talisman. Les églises de l'enclave ont fleuri de plaques votives, remerciant Dieu de m'avoir donné pouvoir de guérir les malades, et rendre les femmes fécondes. Le jour où, une allergie à un chewing-gum d'importation, me couvrit la peau de plaques rouges et suppurantes, les adorateurs se détournèrent. Quelques uns, voulurent voir dans cette affection, le stigmaté d'une volonté divine. À leurs yeux, j'étais thaumaturge, bénéficiaire d'une promotion. Je dus chasser à volées d'injures et menaces, les fanatiques les plus enragés, qui tentaient avec des racloirs en bois, de récupérer dans des bords, le suintement de mes plaques. Que voulaient-ils en faire ? Du baume pour guérir les moribonds, ou raviver la vigueur des hommes impuissants ? Une liqueur de jouvence ? De la crème donnant pouvoir de prédire l'avenir ? Conseillé par un collègue douanier, installé longtemps dans la région, je pus débarrasser cette vilaine allergie, en me massant la peau



avec de la fiente de molonko. Les casques de la brigade, me furent donc d'un grand secours, pendant toute la semaine que dura mon traitement.

4 187

...de nouveau, je pus mener tranquille vie de garde-frontière anonyme, et consacrer ma nouvelle passion : l'étude savante des vestiges de théâtres antiques. Où poussent les herbes folles d'abandon scientifique, et touristique. Lieux hantés par processions dramaturges portant haut les initiales de leurs patronymes. Polychromies de bergers en tuniques de toiles monochromes. Mais aussi, curieusement, femmes intrépides descendues de leurs biplans transatlantiques. Chapeaux-cloches et robes ondulantes sur le genou. Rires charmants, cigarettes provocantes. Que réclament ces gens ? D'une seule voix, le droit d'être unique. Affirment volonté, désir de ne pas consommer les produits et services qu'en masse la publicité impose. Sur la pellicule argentique d'un appareil à soufflet, je fixerai cette rébellion anachronique. Et j'en confierai les tirages à cent bibliothèques dans le monde, assurant à ce défilé une

postérité durable. Nul puritanisme, chez les manifestants. Ils sont fête, et pourraient déambuler jusqu'aux lointains tropiques, ralliant à eux les populations rencontrées. Quand ils traverseront zones de terrain buissonneuses, qui écorcheront jambes et vêtements, ils trouveront sangliers à peau rugueuse, résistante, pour les porter. En d'autres contrées, ils seront aidés par d'immenses et serviables doux kangourous, pareils à gentilles peluches qui aiment le contact humain. Ces compagnons attachants possèdent l'intuition infallible pour détecter les intentions déloyales. Peu nombreux sont d'ailleurs les kangourous géants, capturés par les chasseurs de cirques et zoos. Les animaux enfermés retrouvent toujours liberté, grâce au complot des rats mercenaires, agissant pour les chefs kangourous australiens. Les rats urbains ont vénération pour ces grands animaux à poche ventrale... les marsupiaux boxeurs jouent un rôle central, dans la mythologie ratière. Ils sont alliés des temps anciens, qui aidèrent la Famille, fondatrice, à éviter les flèches décochées par les hommes. En visitant les villes souterraines des rats, on observe les hiératiques statues de kangourous aux sommets des cathédrales. J'avais admiré ces sculptures, au dernier

étage du château du vieillissant collectionneur, et mécène, Patrice Hacienda, esthète dur en affaires, dévolu corps et âme aux règles et pratiques de la jet-set. Pourquoi tolérais-je un pareil prédateur dans mon cercle de connaissances ? Par servilité, et révérence viscérale aux figures de la réussite économique et sociale. Et plus encore, par intérêt pour le contact avec l'intelligence. Mais cette relation ambiguë fut brisée, le jour où je vis Hacienda, traiter avec brutalité innommable, un employé de maison ayant commis une erreur dans le rangement d'une collection de livres d'art. Le profond tyran s'était démasqué, me faisant fuir avec une vitesse, une aisance qui me remplirent d'allégresse et joie de vivre. Avec une allégresse et une joie de vivre qui me remplirent les sens. Avec une essence de joie, qui allégea la voie de la vie, et modela ma foi en la naissance d'une étoile à suivre... Ma prestance devint celle d'un cavalier, en qui cheval a confiance. J'eus chance de voir en moi le cavalier, que trop de peur et crédulité avaient jusqu'alors masqué. Ah, cet amour pour les histoires, ce besoin de croire, ce plaisir à entendre discourir. Quelle glu ! Un Pantagruel qui rassure, et nous mange ! C'est moi, désormais, qu'il faut

encenser, moi trésor de mai, printemps de l'été. Je vais dans les prairies, courir léger, lourd d'un corps sans poids de remords, effleurant les fleurs. Je prierai les Soeurs des Saisons, convoquerai santons et nains, lutins, ribaudes, pour joyeusement sarabander. Je sertirai les diamants cachés, pour chanter mon amour à cette Sarah, et à ces dames qui donnent envie de laper, leurs mignons intérieurs. De flatter des béances, aux pétales compliqués. D'appliquer mes baisers aux sourires verticaux, qui donnent vertige, et emplissent d'une vigueur qu'il tarde de pouvoir de moi expulser, projetant à toutes, un jus d'artifice, qui les ravira, dont elles goûteront la chaleur et la charmante poisseur, et que j'aime savoir mélangé, à sécrétions intimes et mystérieuses.

5 737

...mêlons fluides et soyons-en barbouillés, tellement enragés et gourmands. Gardons les secrets oubliés, et jetons les idées extrêmes, brisons les sceaux des lois scélérates, projetons vers le futur, cessons de cogner la question du lendemain, et admirons sur simple grand écran panoramique (nul besoin de 180°) la geste que nos pensées immédiates, préparent, actions qui commencent de finir, avant qu'elles ne puissent, en nous, réfléchir. Reflets nous effleurent et nous font éclore, portes-fenêtres ouvertes sur le matin, de soleil frais, sur le parfum de pain diffusé par le soupirail, à fleur de trottoir, là où les fours s'emballent, où la blancheur boulangère colore le béton, le tissu, la peau... où le pétrin automatique, sauve l'artisan, et, d'un bruit de convoi régulier, l'accompagne dans un monde sans amour la nuit, solitude masculine des sous-marinières, tabac fumé sur seuil à l'heure où clients de midi s'agitent, en claires taches propres de tissu lavé. La fatigue

de la nuit, mauvais souvenir qu'on connaît trop bien, vieux pote insistant qu'on croisera de nouveau, comme le panneau de sens interdit de la rue d'à-côté, qui allonge le trajet, en un détour par la nationale. Un jour, une révolution éclatera... ou alors le temps long et patient... et le panneau sera démonté, descellé, rendant aux hommes liberté d'aller, venir, dans une cité amicale aux piétons, rapide aux voitures, filante aux bicyclettes, sans rancune pour les deux-roues à moteur, et impériale, sur le champ, sans préavis, à ceux qui désirent immobilité et observation de la grande intensité de la vie, en un point fixe. Les stables sages routiniers, offrent de si pacifiques repères apaisants, aux voyageurs en mouvements pendulaires, dont les tempos non synchronisés sont conséquence d'anarchie native de vitalité. Est-ce vraiment souffrance jamais vue ? L'initial alphabet des tablettes cunéiformes donne témoignage des actes quotidiens, des hommes et femmes du millénaire numéro 3 avant le prophète-référence... Cet homme crucifié n'est pas moi. Jamais je ne sus son nom. Ma déception n'est pas grande. Je ne crie pas. Je rédige quelques impressions. Ne cherche aucun roi. La Trinité-sur-Mer peut continuer d'être ville bretonne, elle

ne pèse rien sur ma conscience. Léger, je m'éclate. Et vais trouver repos sur la pelouse douce d'un ancien stade olympique, devenu monument. L'État me vole des années de travail, mais l'État c'est nous, alors, geignons et prenons contrôle. Commençons par le territoire individuel, et la foule bien disposée des micro-actions que nous pouvons y mener. Les pièces de l'échiquier paraissent immobiles, et pourtant, combien nombreuses les combinaisons de mouvement sont là sous nos yeux. Déplacements à vitesse de nos cerveaux, électriques.

Les vaches mécaniques ont-elle rêves de royales victoires ? Elle doivent courir vite, pour fuir le couperet, n'être pas attrapées par la moisson muette, noyées dans l'eau épaisse du vieux barrage rompu. Les animaux ne cèdent pas à panique et savent élaborer trajet, se donnant aide, experts en l'art de trouver chemin qui mène au refuge. Des cochons auraient-ils procédé de la même sorte ? Probable qu'ils n'aient su éviter la traversée du petit bois, où des archers assoiffés de sang, les auraient criblés de flèches à pointes en fer. Encore tendre est la chair qui n'a pas connu le pouvoir d'argent. Souplement faufileés sous des tentes voyageuses, les novices, purs et sans



malveillance, font cuire leur tambouille méritée, sans soupçonner que des yeux avisés, observent, depuis l'ombre des premiers troncs de forêt. Pas de fusil à lunette, entre les mains de ces troupes spéciales. Les nomades inexperts, ne nécessitent pas l'emploi de matériel coûteux. Ils ne sont pas fous, mais le chômage affaiblit et les pousse en direction des appels prometteurs. J'en ai vu plus de mille, ce matin, alignés sur le bord de la route, occupés à pelleter un fossé. Leurs chefs les ont trahis, prétextant que les forces occupantes étaient animées d'intentions pacifiques. En fait, bien vite, la contrainte est apparue. Menaçante, sourde, puissante, irréprochable. La fuite vers l'Océan est devenue dangereuse, et même impossible, puisque cela nécessite de traverser une bande côtière piégée. Les premiers jours, combien d'explosions avons-nous entendues, apportées par un vent lointain. Nos concitoyens montrent des visages tristes. La malnutrition creuse les traits, et avive rancune. Les vaches laitières sont devenues viande pour boucherie. Les chevaux remplacent les moteurs, et circulent, attelés, à des carrioles fabriquées en hâte... constituées pour la plupart d'une arrière-partie d'automobile. Ces croupions ambulants

n'incitent pas à se réjouir, ni à pousser des cris d'enthousiasme. Ces véhicules signalent crûment l'échec de notre nation. Sur laquelle désormais les petits dirigeants autoritaires vont se précipiter, et pulluler. On en voit défiler, en tête de troupes en parkas bleues. Le grand guitariste noir, Thorus Volgo, a composé une chanson qui anime toutes les lèvres et s'intitule « *Your cruelty is my reality* ». Quel peuple d'extra-terre aura suffisamment force, et sagesse, et technologie, pour venir nous libérer ? Qu'importe si les êtres d'ailleurs sont laids, graciles et gluants. Femmes et hommes les embrasseront de joie et sincérité. À moins qu'abrutis par l'alcool gratuit, distribué dans les magasins 24/24, nous n'hallucinions longuement, voyant les anciens saints de nos églises, descendus sur terre pour trinquer avec nous, et devenir braillards ivrognes, amateurs d'histoires cruelles graveleuses. J'ai croisé hier soir un groupe de gais éthyliques, qui chantaient « *Porn to be alive* », détournement du titre d'un ancien succès de disco française.

6 324

...les conversations, effarées, portent sur le brutal remplacement, du speaker du journal télévisé de la chaîne France Première. Les masses populaires, bourgeoises et autres, vivent l'événement comme deuil douloureux, perte d'un ami familier, dont il a semblé qu'il nous avait vu grandir, ainsi que nos enfants, petits enfants. La révolte discursive née de cette éviction jugée inique, crée fortes vagues émotives en un pays d'ordinaire en sommeil dirigé. Mais ne s'inquiètent les parkas bleues. Avenir serein. Ils connaissent les techniques événementielles publicitaires, qui agissent efficacement les velléitaires foules rebelles. Que des chanteurs faux, émoullents, fatigués, caressent en les nommant : « sentimentales ». La démence ne panique pas les parkas. Ils savent casser les hystéries, les crises, et transformer en molle étoile de mer palpitant tout juste, les plus activistes efficaces. Les secondes tombent et s'écoulent. N'ont rien, plus rien à donner. Derrière elles,

n'espère trouver quelque lieu que ce soit. Elles effacent. Elles sont des poisons qui abandonnent. Qui retirent la vie que tu voudrais manger. Qui t'obligent, à chercher refuge dans une grotte, d'ermite. Immobile, protégé isolé, nourri de silence. Et là, tu moques à haute voix, les armes inutiles, que tu vois stockées au loin dans les hangars du désert. Des trains ne cessent d'avitailer. Mais la nuit souvent, explosent et s'embrasent, et, sur le territoire plat, sans souffle de souffle, on les entend longtemps, des jours durant, crépiter. Poussière de suie fine, que leurs fumées étendues viennent sur mes vêtements, déposer, lorsque je dors ou que je nage, au petit matin, dans le lac isolé proche de mon ermitage. Je parais buriné, tanné vieux et sage. Je ne compte plus le passage, des saisons, des années, mais je les sens derrière moi qui construisent la grande maison. Autrefois, j'avais confiance en Eduardo Calegari, lequel m'avait attribué jouissance d'une belle propriété, en raison du travail massif, pertinent, que j'avais produit pour la remise en marche de l'approvisionnement du pays, en viandes, lait, céréales. Et dans cette action, je n'avais lésé, personne... Comme ainsi politique me semblait belle, ou, à tout le moins, possible, quand elle est

propulsée par les forces conjuguées de la technique et du profit. Tiens, j'entends une cloche, comme celle d'un monastère... c'est la première fois que j'entends une cloche, que j'entends cette cloche, une cloche seule, fragile cloche, mais qui épingle de ses coups le décor entier. Un culte schismatique, aurait-il installé colonie dans les parages ? Ce comportement pacifique, est une solution sage. Au lieu de vivre dans le conflit de l'Ouest, où trop de monde cherche à occuper les places. Au lieu de lutter contre la police calegariste, ils émigrent, s'autodéportent, et viennent ici construire l'avenir du pays... avant peut-être un jour de devenir, eux-mêmes, la source de l'oppression. Pendant les Journées d'avril 93, les troupes de Calegari firent irruption dans le zoo Marcel Bauchard, et s'amusèrent - il n'y a pas d'autre mot - à massacrer tous les animaux, je dis bien, « tous », allant jusqu'à liquider lézards, musaraignes et scarabées. Les tueurs prétendaient fournir de la viande aux citadins affamés. Cet épisode ne cesse de m'inquiéter. Il me semble avoir senti la préfiguration de sinistres débordements. Pour l'instant, les événements m'ont donné tort. Je courbe le dos et laisse la paix de tout son poids sur moi peser. Une chèvre égarée

me lèche les pieds. D'où vient-elle ? Des bergers vont et viennent parfois dans les alentours. L'animal n'a pas de cloche. On en voit la trace de l'attache, sur le collier de cuir. Troupeau clandestin, qui aurait franchi la frontière sous la protection des fusils Kalachnikov ? Plongé dans les hasards du terrain, et de l'imprévisible effet des traités successifs, signés par les gouvernements instables ? Pauvres meneurs de bêtes, modestes et frugaux. Masquant la vérité, pour n'avoir pas à subir des supplices de mensonge... Je rêve souvent d'un monde réel, sans chaussettes-trappes, franchement déculotté sur les feuillées des sous-bois, et pourtant exemplaire de tant de pudeur, à point tel, que l'obscénité ne trouve à se nourrir, même dans les moments indécents des plus acharnés et précis des coïts; où triomphe la génitalité gorgée d'afflux de sang, reluisante des plus rares et abondantes sécrétions. Survenant au creux des petits chemins, encaissés adoucis d'une herbe longue, et couchée, les orgies de la chair envahissent la seule vue de ceux qui s'y donnent. Nulle affiche, spot, ni clip ni vidéo DivX. Nul plugin additionnel à télécharger. Nul engin phalliforme à sortir de l'emballage. Résistance au vieillissement, malgré l'absence de

traitement. Un esclavage est aboli, plus jamais ne reviendront les voyages en fond de cale, où suait l'ébène sans burnous. Et toujours ils renaîtront, en train, en avion... pas même forcés... vécus comme volontaires et relaxants. L'attrait des noires nuits magiques des plages vaudoues. On s'endette, on donne de sa peau pour toucher le désirable. Les négriers acceptent les nègres de toutes couleurs et, d'un court voyage marin, sans escale, les allongent raides, bourse plate, redébarqués hébétés, muets dans le commun transport, qui les véhicule en retour vers le domicile habituel, que la bonne économie a fourni, mais chaque jour menace de confisquer. Bonne tension maintenue – *double bind* ? - qui garde l'agent social en éveil, consommateur à crédit des biens et services par lui produits. Il fait confiance, il a cru en la promesse, il pensait grandir, accumuler les avantages, et bénéficier de la retraite anticipée. Mais les dettes l'ont fait plier, ployer, pleurer... il voulait être star. Hélas, le moment est passé, il a dû cesser de voler comme un oiseau-roi, et retrouver la banalité de son champ durement labouré, lèvres serrées sur une aubade haineuse, qui jamais ne s'extirpe. Les séances de relaxation communes,

en piscine, trop joyeuses et bruyantes, précisément surveillées, parviennent tout juste à maintenir sa rancœur en deçà du seuil critique, au delà duquel ses actes tomberaient sous le coup des lois, promulguées pour lutter contre l'augmentation des crimes, commis par les individus reconnus, comme sociopathes dangereux.



4 146

...fait déambuler son corps déçu dans les avenues bordées de boutiques épicières, où abondent aliments, correctement dosés en vitamines, que ne cessent de vanter vendeurs postés sur trottoir. Pourquoi ces casquettes incongrues dotées de galons dorés, et visières vernies, comme celles des voituriers de grand hôtel ? A-t-on besoin d'un tel accessoire pour marchander le riz ou poisson ? Cette ville, ce pays, difficilement dans le siècle entre qui commence. On le dirait en bordure des routes mondiales, souffrant symptômes d'un alpine principauté, minuscule. La révérence aux textes anciens est exagérée. Certaines lois n'ont jamais changé depuis le siècle 15. L'application des règlements systématique, permet de paraître vivant vigoureux. Mais sous la couverture de la vérité des lois, les jeunes gens du peuple, toutes les classes confondues, sont menacés d'étouffement. Échapperont-ils à l'atrophie ? Arriveront-ils à ne pas finir

dans corps de blette chair ? Pour cela, ils détruiront ou accepteront, les grandes images en trompe-l'oeil qui pullulent dans paysage, et dont plupart sortent des chaînes graphiques du travailleur minutieux, Mel Goons, visionnaire malgré nous. Ils pourraient commencer par s'attaquer aux châteaux gonflables du centre-ville, où les salariés déstressent de 10h à 22h. Que verra-t-on, quand les aliénantes inflatations seront réduites à platitude ? Il est noble d'ainsi fragmenter la monumentale présence, de culture commerciale, de vouloir ainsi fissurer le dôme sacré de l'art pompier du siècle XXI, de combattre les objets d'art de masse, qui disent non à l'individu, de lutter contre ce lisse aliénant, et totalitaire, contre cette volonté de peau pure sans trace ni tare, et d'enfin donner aux méritantes terres fertiles, l'eau dont toutes elles ont tant besoin, claire. Les géantes peluches, inexpressives, nous oppressent, et ne cessent de couiner, moqueuses, que nous sommes pauvres, impuissants, que nous sommes les *underdogs* qui, de là-haut, se font contempler. Les crédules admirateurs que nous sommes, ont-ils peur de l'inconnu qui attend derrière les logos rassurants, et motifs iconographiques de l'affaire business ? Ne craignons-nous

pas la chute en austère DDR ? Qui elle-même nous imposerait de riantes fresques, où l'ingénieur, blouse blanche, tient dans ses bras le fils de la cultivatrice, tandis que les mineurs en route pour la mine, saluent l'instituteur dans sa cour d'école ? Il nous faudra dynamiter les grandes barres d'immeubles, porteuses de ces images, qui cependant ne furent pas entièrement cyniques, mais nous font mal, comme signe d'échec poignant, et portent à conjecturer que jamais l'idéal, dépossédé, ne peut ni doit triompher. Viendront les temps de reconstruction, où pourront être témoignages encapsulés. Le temps passé trouvera sa place dans estomac urbain nouveau. Laissons Brasilia à l'anarchie, aux squatteurs, promoteurs, cupides, mécènes éclairés ou stupides, ou calculateurs... et qu'enfin l'objet natif sorti des plans épurés, acquière stigmates de vie, histoire, expérience... Je ne suis pas allé là-bas depuis les années de construction. Le visage est-il humanisé, ridé, buriné, éclairé de nouveaux yeux émeraude ouverts ? À moins que la végétation vive ait repris le terrain, d'où jadis on l'extirpa, et où jadis on y substitua les lois de la discipline, coupant par le béton l'accès au sol nourricier. Heureusement qu'en nos villes, aux pores bouchées, la

parole des enfermés s'impose au long des murs, et ponts, en pochoirs figuratifs aux aplats abstraits, en carrelages pirates, côtoyant insolemment les plaques de rue, en fresques graphées, végétation d'images et mots, proliférants, ondoyants, grimpants, grimaçants, organiques, indépendants, propulsés, superposés, en relief, en saillie et suspension, objets détachés, attrapables qui trompent l'oeil par force honnête du travail fourni... Parole venue du bas, de *l'underground* authentique, plongeant racines dans le besoin de liberté – terre la plus féconde – refusant de dévoiler l'anonymat, signature d'une force parallèle qui se connaît, et n'a pas renoncé à produire de la vie par soi-même.

5 195

...grapez les pubs ! Transgression du monde marchand, aimé, haï. Là, oui, il mord poussière. Bâtard ! On explique aux vandales qu'ils attaquent un système dont eux-mêmes jouissent. Système les nourrit, les abrite et fournit bombes aérosol qui tatouent les murs. Comment les fresquistes échappent aux missiles sol-personnel non létaux de police ? Il semble que policiers répugnent à en faire usage sur les gens dont ils jugent que les actes ne justifient pas ce degré de répression. Et parmi les jeunes recrues, beaucoup avaient sentiment d'avoir, en quelque sorte, à tirer sur elles-mêmes. Espérons que le gouvernement continuera d'employer une police aux membres issus de tous quartiers de ville, et dont le statut autorise objection de conscience. Pour l'instant, tous les projets de sous-traitance de l'ordre public ont échoué. La Ville n'a pas budgets. Le verrouillage étanche des possibilités de délinquance et déviation, est réservé aux

îlots ultra-sécurisés des banlieues riches. Où un jour les possédants possédés, suffoqueront, opuleront, et se déshydrateront malgré automatiques arrosages et climatisation. Si, ils survivent, quels enfants feront-ils naître ? Quelle interminable lignée d'anxieux paranoïaques, créeront-ils ? Quels névropathes, tourmentés au plus-vif d'eux-même, par nécessité de perfection lisse et de propreté, vont-ils engendrer? Souhaitons que la permanence des effets sédatifs de l'argent, ne les conduise vers le désir d'éclorre en héros de peuple ! Qu'ils deviennent tout au plus, de peureux popes inféodés au *diktat* du pouvoir financier. De transitoires papes sans âme, désireux d'être vus, pauvres soupapes du système qui déploie et domine, du système qui, d'une pichenette, les fait coucher, et, avec eux, en arrière, la succession de leurs subordonnés raidis dans l'attente des ordres. Les lois sévères de l'héritage assourdissent, et régissent encore la fixité d'édifice du groupe social, qui croit cette illusion, de la possibilité de résorber l'amoncellement dispersé du réel en désordre. Le percement sans pensée du sol est dur, sans les ailes couleur méditative de l'honnête accompagnateur transcendant, qui d'ordinaire soutient les

saints, les aide, à exister, respirer et s'épanouir de l'autre côté, en libre territoire où leur sèche gorge rouge pourra trouver la margelle de source, au bord de laquelle des poteries ourlées offriront fraîcheurs de petites caves pures. Cuves de liquide rare, antidote à tout poison, né du mariage d'un coeur de lait et d'un corps de reine éplorée, maîtresse galante de ses valets, chaque matin en son oratoire priant pour que le roi, de ses lointains guerriements, revienne. Pour que colère et ressentiment, cessent de détruire les âmes de la foule patriote. Pour que, de nouveau, femmes et hommes ensemble éprouvent les émotions qui font suc de vie vécue, exprimée, excrétée, sans décrets opprimants, dansant de joie dans la gaieté des opinions, où meilleures idées et plus beaux actes toujours sont salués. Cette agitation sera mélange d'ordure et matières désirables. Les cris des nouveaux-nés soigneusement couchés dans leurs berceaux parfumés, viendront dissiper vapeurs sombres suffocantes, de la crainte qui sur la ville s'effiloche, comme à regret des temps anciens, où la noirceur des seigneurs venait en tous lieux se répandre, en toutes textures s'imprégner, parvenant par capillarité progressive, à corruption des

organes vitaux innocents, qui, dans confiance et avenir jusqu'alors, n'avaient cessé de battre. Auront à lutter contre menaçante rupture qui peut risquer de vider leur sang, et faire de chacun un volcan éructant tripes, et glaire, foyer de chaleur paludienne, où voudront se réfugier virus opportunistes en recherche de logement. Même dans les étendues de toundra gelée, les forces mortifères sauront résister, et se transporter le temps qu'il faudra, pour faire trébucher les corps chassés. Refusez que soit sonné le cri du métallique hallali ! En volte-face insolente, imprévisible, insultante, barrez la route aux pachas et à leurs chiens écumants. Par le surgissement de votre masse, formez muraille, une ville à l'ombre de laquelle tous prédateurs chamarrés et leurs domestiques, aux vêtements parfumés, se sentiront gagnés par le sang fourmillant de la peur, et montreront crispés visages crispés par la honte et détresse. La défaite, face à eux surgira, silhouette de Moloch, corps d'ombre gris anonyme, envahissant la pâleur de l'aube. Tête sans oreilles sourde aux plaintes des centaines de bouches, qui, par vagues serrées devant elle passeront, étourdies de la ronde inutile menée depuis l'époque, où, dans jardins poussaient fruits



et fleurs, légumes et végétaux appelés par le ciel en toutes saisons à venir et venir, venir. En le beau futur des peurs vaincues, les chants bateliers de tourisme sonneront de nouveau sur les eaux du lac, ensoleillé. Dans les cimetières, gésiront dépouilles des suppôts de la Grande Exécution, et, dans les musées-vivants, le public des écoles et familles, viendra voir ceux d'entre eux, exterminateurs échappés des vengeances de rue. Obligés de facer leurs victimes, mèneront dures vies de condamnés, sans même espérance d'exécution capitale.

4 418

...ville a décidé de laisser vents frais d'été, balayer rues et fenêtres, ouvertes au soir. Végétale masse dense, immense et proche, envoie profondeur de respiration des racines venue, légendaire monde au coeur duquel sont, les objets précieux qui donnent sapience et pouvoir. Femmes et hommes libérés des normes qui dépossèdent, ambulent dans jardins parfumés, sur places illuminées de feux et bougies, en ruelles pavées où chats ne sont pas fuyants. Combien d'enfants et de jeux entraînants de poursuites et rires ! Un flux tantrique tisse liens qui amènent à compréhension naturelle d'universelle finalité. Cataclysme, téléologique, souple et séduisant. Jeune fille jeune homme embrasse... dans ce mouvement passe, tout le salut du monde en lequel convoitise, ignorance, détresse et prédation jamais ne vaincra. Le plaisir... véhicule de sagesse... transcende la caste inique. Suivons cette parole vécue des maîtres d'Inde, laquelle s'éploie en parallèle et

corrélation, avec les vérités de la Grèce ancienne et bien d'autres encore ignorées par moi... mais attention, pas d'Inde nazie ! En le mouvement du cou, menton, bouche des jeunes filles, trouvent leur place les toutes religions humaines, à elles-mêmes révélées, par la pratique longue de vie et peines et joies, libérées de la myopie, doctrinaire, qui des livres ne sait voir que lignes carcérales, aplatissement de sens et sensibilité, destruction de force et joie, outil de pouvoir, domination, mépris de dignité en faveur de l'ignoble, coupant tendons de tout élan, travaillant, sans même savoir, à notre perte, extinction de l'espèce. À l'écrasement des mèches de bougies allumées. Au laminage des crânes où naissent les idées. À la dessiccation des sentiments qui portent joie. À la fermeture des cachots d'où jamais ne sortent les moribonds, qui dès l'enfance y sont jetés. Au dépeçage à vif des babouins anthropomorphes, qui dans les ruines des temples vivaient en familles nombreuses. À l'affamement des dauphins, dans les bassins marins des grandes villas côtières. Les assassins peuvent exposer leurs poitrines aux couteaux de la foule. Jamais celle-ci n'osera croire à l'existence d'exactions. Les habiles tueurs savent préparer

les réponses, fabriquer les preuves, en appeler aux principes du droit international, habilement gauchi en vue de leur disculpation. Avec intelligence et sans morale, on domestique la Grosse Bête, le peuple gouverné. Que demande ce Gros Beau Bateau maladroit, sinon le salvateur pilote pour manoeuvrer gouvernail ? La maladie des rois est le vernis qui les empêche d'agir en rupture avec l'eux-même hérité, dont ils ne peuvent se défaire, au risque d'avoir si mal, que, vidés de sang royal, ils tomberaient en déchéance de banni, méprisé par les pairs, caillassé par les passants croisés sur les routes, déchet que le corps social veut évacuer en la fosse du néant septique. Le sage homme d'État qui choisit de renoncer à son destin, pose problème aux royaumes et républiques, en cela qu'il dévoile ce que chacun redoutons d'affronter et que, par mandat, procuration, célébration, lui avons confié (nous en étant délesté en catimini), femme ou homme unique placé au sommet du temps où les vies s'écoulent. En lequel nos vies s'abîment, en plongeant tellement sans retour qu'un espoir est conçu d'une salvation possible au delà du plus profond de la chute. Comme si Atlantide souterraine des tréfonds marins, attendait les noyés rayés de l'ancien

monde aérobie regretté. Le même espoir perdant m'atteint aux lueurs de l'aube, sur cet aéroport africain, où je ne suis plus moi, où j'entre dans le monde sans nom, sans connivence. Va-t-il falloir affronter de nouveau la virginité indifférente, d'une terre étrangère, où delà goudron des pistes respirent poumons des forêts initiales ? Ici, je le comprends avec panique et faiblesse, l'homme Occident trouve la fondamentale condition, et découvre peu fier sa peur. Dans le même temps, repart en lui le feu qui donne force de vaincre immobilité sédentaire, pour chercher la chaleur anxiofuge des humains semblables, peuples de la race, depuis longs siècles établis sur ces terres. Rapidement, il fendra sur les mots du pays, avalera gloutonnement le langage pour qu'ainsi l'opaque voile, la vapeur invisible qui géantise, et déforme, se dissipe, disparaisse... et que terre et mystères d'ici puissent venir en lui, chaleureusement, vivre habiter en hôtes familiers.

4 090

...présences anciennes féminines, dames, damoiselles, doigts délicats précis, robes longues marchent, glissent et lévitent, en paysages, en salles de château à perspective absente... Ces femmes symboliques, aplaties représentations, étrangement proportionnées, transfigurées par hommage du fresquiste, enlumineur, femmes qui furent chair et sang et voix, qui viennent autour planer, à mon chevet, disposées tout en auréole dont je suis centre, blessé, rescapé, un vaincu invaincu car non mort, un pénitent qui reçoit jugement bienveillant des gardiennes. Saurai-je les phylactères qui de leurs bouches fixes souriantes se déploient ? Ces femmes tournent en manège de chuchotements et phrases doucement tombées. Enluminons les pages d'un grand incunable, et donnons à pure nef romane, l'échappée imaginaire, indifférents au temps extérieur, celui qui nous dégrade, anéantit. Nous pâlirons, serons fendillés, meurtris de

morceaux tombés, mais resterons visibles existants. Simples tracés retrouvés, esquisses postérieures à l'oeuvre... Mes dames autour de mon corps troubadour en peine suppliante. Retrouvera espoir et peur sous les outils prudents précis des restauratrices. Que de femmes attentives à mon salut ! Cet actif harem libre, ces belles par geste révélées, à moi égoïste, insane, et débile débris de feu chevalier, redonnent privilège de vivre, sans que jamais leurs bouches n'appellent... m'imposant ainsi respect dévoué. Plus fort que la force qui épuise les puissants, vidés de leur gloire, les enterre et inhume, dans les exhalaisons de l'humus, confiné, terrible non-pourriture, sans goût ni vie, matière stérile qui nuit et absorbe dans la ténèbre, obligeant à ne jamais fermer les yeux, à toujours attendre le salut, couvert d'un velouté blanchâtre, comme pilosité angélique, moisissure exsangue propagée aux parois des éprouvettes étanches. Ils ne dominant plus, déchus, jamais ne furent anges, glissent et tentent la nage dans les eaux opaques de rivière verte aveugle, salie de moelle des corps morts, débarrassés d'effilochures d'habits de théâtre. Entrée en matière, en la solitude, anonyme, où la rage de cris de l'individu encagé,

donnent vigueur à masse qui jamais ne pense ni sait ce qu'elle est, et pourquoi. Entrée en matière, en la solitude anonyme, où les cris enragés d'individus en cage, donnent vigueur à la massive limace qui emporte. Organisme, analphabète, dont la plus élaborée des activités se nomme déjection, acteur unique d'action qui n'a d'autre but que d'advenir, nul besoin de vue ni d'entendre, magma aspiré dans l'infime possibilité de se voir, dans un cosmos lointain, agglutiné à la fusion du noyau de soleil naissant. Allez bouillir de désir d'éclater maintenant, avant la perdition en retombées de pluie de pollen, qui sauvagement déchirent le paysage par nouvelles plantes et couleurs. Couteaux découpant les formes à venir, sans douleur, tant déjà la poussée demandait qu'on vidange les espoirs, qu'on la libère des mornes griffures des démons d'en-deçà, de la flamme, brûleur sous elle posé, et que les froissements des ailes claquant au vent d'elles-mêmes, signalent alentour sa libération, son enfin respiration, l'éclat chaud comme lampée d'alcool ambré, que sa passion diffuse, enveloppant les territoires découverts, et libérés d'une douce bouche aimante et savante, source et refuge et non pas – et jamais – camps de rétention de bois



et béton provisoire. Les forêts, savez-vous, même les simples îlots de ronces et arbustes, ont incarcéré les forts enfouis, casernes pépères et cachées, jamais attaquées par les Boches pas venus. Et sur les plages, plus encore, les vents le sable ont colonisé d'autres blockhaus, hâtifs, depuis longtemps nettoyés par souffles des grenades et obus, puis de nouveau souillés par l'urine et ordures des voyageurs clochards. Que de fruits haineux désormais disparus, après tant de pluies de pulpe rouge et tant de calcinations goudronneuses, au sol, et sur les gens. La patrie les a rendus apatrides... Grande et publicitaire escroquerie, tricolore triomphale, menée à bien par tant de mal causé.

4 799

...la parole juste, maintenant, dans le silence calmé se peut développer, comme arbre jamais fini, à tant d'embranchements. La vérité se peut entendre comme la main accueillante qui souhaite bienvenue et donne hospitalité. Les morts peuvent coucher en paix et les vivants honorer les mémoires en banquets grivois. Admirons les surfaces et plis des étoffes sur les corps femmes, toutes engantées – envaginées – de beauté choisie de soie, coton, acrylique... vêtements destinés à tomber d'admiration devant la nudité cachée, aux contours épilés, offerte enfin à qui mérite, à qui le jeu comprend, à qui des mains, des yeux – de la voix, aussi – épouse les courbes, caresse l'intelligence native, et accepte le don qui vient dans l'échange des soins amoureux prodigués. En recherchant autre que nous, guérissons les blessures. Nous voulons que disparaisse le doute et sommes prêts, pour cet apaisement, à nous démener sans relâche. Notre courage,

toujours sans cesse mis à l'épreuve ne fléchira. Insensible aux blessures, ou parvenant à surmonter la douleur, nous fendrons les rangs ennemis, ouvrant les yeux, non pas en mutilant, mais en bouleversant le combat immuable. Chevaux obsolètes, abandonnés, ils retourneront chez eux, en débandade débarrassée... Qui montant dans le train, qui embarquant dans le voiturage, qui prenant avion ou bateau voguant. Tous ces « qui » dispersés, laissant derrière eux monticules d'armes et cuirasses. Proclamant, par l'absence sur les lignes de combat, le refus de la confrontation et des races, le refus de faire pleurer les enfants, femmes, et hommes... la haine pour les devises martiales gravées sur les boucles de ceintures. « *L'homme fort agit d'instinct et méprise les raisonneurs* », « *Le faible a besoin d'argumenter pour sauver sa peau* », « *Le fort est noble* », « *Inutile de comprendre lorsque l'on sait* ». Les grands sénéchaux se retrouvent seuls, sans troupes ni laquais. Déjà, leurs corps hippomobiles prennent les attitudes tragiques de statues de bronze honorant les héros des opéras allemands du royaume de Bavière. La vieillesse et le bavoir les attendent, les nuits qui se terminent, sèche bouche, dans les chambres d'hospices,

les fractures fatales, les trahisons de l'urine, la mémoire malicieuse, la pensée en guirlande, en papier découpé, ajourée, rompue... La pensée comme la construction d'une pyramide en cubes qui toujours s'écroule avant le sommet. La limite, le réel vrai, incontestable, qui si brumeux, séduisant et multiforme pouvait être avant, désormais s'impose, nettement perçu... Quel choc de tenir en main les dures arêtes d'une certitude qui nous enlève les mots de la bouche et parle et pense plus haut, mieux et vite pour déclarer, publier, l'irréfutable nature de son existence. À votre place, elle agit, affirme. Vous êtes plus fort d'un savoir que d'autres plus jeunes n'ont pas atteint, et pourtant, cette irréversible et indiscutable matérialité vous incorpore, vous prive de langage et geste, heureuse face à vous de pavaner en triomphe. L'entropie ne conduit pas à l'apogée, même si l'on vous a dit, que la chevauchant, vous pourriez l'atteindre. C'est vous qui êtes le destrier devenu... Fusion du sujet et de l'objet, pas même centaure... connexion sans relais ni codeur à la vie pure, à elle dénudé bien plus que vous fûtes à vos organes internes. Vous faites désormais matière commune, et tu luttas pour conserver usage et connaissance des mots

d'antan, pour décrire l'expérience, pour transposer et donner des bribes à tes contemporains, encore dans l'ignorance du dévoilement définitif d'échéance, de cette arrivée dans le monde neuf de l'absence de doute. Pareil aux dieux imaginés, te voici non faillible. Tu sais et ne peux nier puisque tu es preuve. Jamais ton système cognitif n'a pu concevoir tant de clarté. Tes cellules nerveuses, malgré qu'elles soient aguerries, se trouvent surprises par cette non-hypothèse qui ne sollicite leurs mécanismes... Envahies, baignées de lumière d'immanence, que peuvent-elles, sinon relayer, neutres et soumises, la perception qui désormais te constitue ? Accepte par avance de payer tribut à ce destin, que chaque individu sait inscrit dans sa structure. Fume sous le tipi sacré, le calumet des sages qui savent, et, sachant que rien ne sauve, trouvent les mots pour éloigner la peur qui plane sur les têtes plus jeunes du village. Les sachems savent et ne chassent plus. Ils chavirent parfois en la drogue champignon, qui rend large et profond le paysage, frais le vent, caressant le soleil, belles et audibles les voix des grandes femmes qui racontent le monde. Hôtesse de l'air qui compagent la propulsion de soi, en l'espace non

fini des vérités oxygénantes, qu'il n'est nul besoin de démontrer ou promouvoir, ni placer sous projecteurs de science mercatique.

### 3 660

...facilement navigable Océan dont la matière unifie les continents. L'eau qui entoure ton corps baigné dans le fleuve côtier champêtre, de molécule en molécule, touche les plus inconnus lagons polynésiens. Le chœur chantant des sens peut donc puiser sans effort dans la proximité des perceptions lointaines. Sous tes pieds, le pétrole d'Orient convoité de tous. Sur tes mains, la pluie qui a vu l'Asie. Dans tes poumons, l'air humé par l'Afrique. Regarde l'azur profond de ciel vu au matin par les Américains du Nord. Le jus de citron te fait la grimace et tu plisses la bouche... tu refuses en entier le monde inattendu, celui que nul désir n'enveloppe. Tu voudras un message, un code, un signal, mais ce qui t'aspire ne se transcrit point... ou alors dans la langue oubliée des ancêtres hominiens. Depuis trop longtemps tu portes vêtements et vis sous toits de maisons. Les aboiements furieux des chiens savent raconter l'approche de l'espace immo­difié, où la loi n'est

pas. Est-ce le néant ou l'excès de matière ? Le vide est matière, tu formes une avec lui, te voici siamois du monde, privé d'objets à récolter. Tout est sujet. Tu avances en toi, te gravis, t'ignores, te perds. La main que tu tends, par le mouvement de tendre, sculpte l'autour doux de sa forme. Si tu es le creux, l'autour est plein et creux... et si tu es le plein, il exubère, sans larmes de regrets. Jamais tu n'échappes. Effet de ta cause, origine de ton but, naissance de ta mort. Tu es... Seul. Car ce monde vient de toi. De vous tous, dispersés contemporains, qui posez pied sur les sols nouveaux que torches électriques semblent éclairer de leurs faisceaux. Alors que matière naît de lumière. Le cercle lumineux fabrique les bords ultimes du terrain où se posent les pieds. La connaissance crée l'objet. Pas de rassurante préexistence. Tout poids sur les épaules. Ça aurait pu faire de vous des dieux, mais regardez combien nombreux vous êtes, et combien tous ne pouvez avoir foi en ce qui tactile n'est pas. Et sur quels adorants sujets fidèles régner ? Sur vous-mêmes ? Autant vouloir enfermer sa main droite dans sa main droite. Je vous conseillerai de franchir le mur comme les avions le son. Livrés à leur vitesse, qui d'un bang relègue le monde en son obscurante



ignorance, peur, doute et fixité. Dorénavant ne pourrez plus venir en les plaines antérieures, tant l'effet stupéfiant de découverte dominera et fera de vous des adeptes. Privés d'une liberté que jamais n'avez eue. Qui vous réveillera ? Un jour, souhaitons-le, vous heurterez le front d'un solitaire, et du clash naîtra le Nouveau Jardin. De vos sens prendra couleur le monde. Le Noir Continent, calme et lucide, rayonnera de sa culture construite, élaborée, posée sur le socle des siècles, négriers et colons digérés, administrant la beauté, profusion, par un gouvernement forgé lui-même, en souverain fier, indulgent, fort... non de sa violence ou puissance, mais de son autorité, empli de merci. Aucun mur ne défend les côtes car les assiégeants, au moment où le pied touche le sol, oublient pourquoi la vengeance. Les carquois pèsent à l'épaule, trop lourds chargés de flèches qui ne peuvent orienter, manteaux pesants de pierres chamarrés, rayonnement qui n'est pas utile de guerre et sang rubis, prison des corps méfiants, hardes fantastiques d'une troupe déclassée, carapaces lumineuses multifaces, libérés insectes du poids de guerre. Intacte santé des hommes respectueux, qui ne viennent construire geôles pour ceux qui les accueillent selon les lois

d'hospitalité sacrée. Et jamais de réponse aux provocations des chefs corrompus, affalés de toute obésité sur les dos rompus des peuples travailleurs.

3 932

...ceux qui renégats des humbles, cupides et malins désespérés, vendent familles amis aux appétits autocrates continentaux... Comme nombreux dans le monde ! Prostitueurs de nation, assassins d'honneur en forteresses réfugiés bancaires, où depuis siècles incommensurables, règne paix jamais rompue par ni faim ni terreur. Seule encore maladie s'y installe et frappe. Et la mort, comme en-bas, dresse barrière. Elle entend les appels de ses enfants, mais infidèle et furtive, les trahit bien avant mise en tombe. Une chope de bière avant le saut. Toi, trinque avant disparition de tout gobelet, bois avant que vienne la peine, goûte le breuvage liquide encore, hydrate la gorge que déjà le froid des forêts d'altitude assèche, vole au dessus de l'abîme comme avion porteur d'eau qui peine vers flammes, vite avant que claque porte, que pleure l'enfant puni par sa mère pour avoir joué tambour près du berceau du bébé. Et que ne s'ouvre gueule du grand chien jaune plastique,

animal vaillant jamais fatigué, occupé toujours laborieux, accommodant avec les intrus, serviteur de maison, spoliateur empressé tant est plaisant pour lui que se poursuivent cordiales relations, et partage bien compris des bonnes bouteilles. Millésimes hors du temps, chiffres d'affaires, silence des caves où reposent les réserves d'or d'états balbutiants... On administre ! Qu'importent peine et dommages causés. Ne lutte pas contre les objets de calcul qui résistent aux séismes et abandonnent en terre bombardée. Sens l'urgence de vider ton sac, d'organiser ton pillage, courir, te hâter et de réveiller nuitamment les dormeurs des étages. Mille neuf cent trente, naquit la *Bank for International Settlements* en la paix de Suisse à fleurettes sans histoires. Bâle et environs charmants, où l'aigle, comme savez, non loin fit son nid en séjour minéral arthurien brutal, d'où, non les mythiques éclairs d'un dieu cruel, mais dactylographies des notes des jeunes jolies sténographes partaient nourrir l'incendie d'Europe, volonté venue de la baie de ce bureau nuageux, commandement du navire céleste, bien au dessus de la chaleur et sueur des hommes et femmes, forgeant chemin à toutes machines vers l'enfer sans dieu du ciel, vers nature stérile

et sauvage, vers l'éther de Nietzsche, poussé par volonté de puissance, non pas volonté de pouvoir et domination, mais, pire encor, illusion de foncer vers plein avènement de vie, accomplissement de l'être fondamental sacré. Que nos pleurs engloutissent et noient ce navire et l'engloutissent, et l'engouffrent dans les inconnues fosses marines. C'est ainsi noyer chagrin. C'est dormir ainsi que de vouer ses espoirs à nuit du destin. C'est ainsi que le temps se déploie à dessein pour achever la levée des chemins. C'est un temps caressant qui te lie aux envies des passants assommés. C'est une histoire impossible sans histoires déclarées. Une idée, un matin, qui s'enfuit dans les plis des rideaux paniqués. C'est l'été, le tien, l'assaut des nuages débordés, à contour de métal blanc pur comme plomb liquéfié victorieux des tombeaux et caves. C'est l'arrêt décidé des essaims moqueurs, corrompus et salaces. Sauve-toi dans les rues qui s'annoncent par les noms d'anciens compagnons en révolte commune. Toi survivant des idées impossibles, miracle du rêve et soulèvement démembré. Rêve soulevé qui admire les embruns. Brunit les miroirs. Punit le roi l'ennemi. Embrasse l'émoi désuni. Rassure le soi. Salue le toi. Laisse loi aux

agents du brouillard glissant. Prends temps et large espace pour inspirer passion, et te garder du pire, te battre pour le « non », te chanter tout au corps l'immanence de l'instant, grand présent, unique unité sous la main, faculté du pouvoir gentil étonnant, vision de l'ici et du maintenant qui fut et sera, abolition de la peur. L'étant qui se voit, s'aime et se mire... ouverte fleur grandissante, bénissant l'eau, soleil, vent, froid... terre... l'eau, le soleil... terre